

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Dixième article.)

EUSTACHE DESCHAMPS.

Cette fois, nous avons presque affaire à un vrai poète; dans tous les cas, c'est peut-être, sans même en excepter Charles d'Orléans, le plus remarquable de tous ceux qu'il nous reste à passer en revue, avant d'arriver au véritable créateur de la poésie française, à maître François Villon. Avec Eustache Deschamps, la langue des dieux, pour employer l'expression favorite de nos pères, commence à se distinguer un peu du terrestre patois articulé par les enfants des hommes. Chez lui, les soupirs monotones exhalés aux pieds d'une *belle inhumaine*, les interminables redites de la galanterie, l'éternel lieu commun du rossignol, du printemps et des roses, tout cela fait déjà place à l'inspiration sérieuse, à l'émotion sincère, à la verve du style, à la variété des tons et des sujets. C'en est fait : le chaos littéraire se débrouille, et le monde qui doit en sortir ne tardera pas à paraître.

Eustache Deschamps, connu aussi sous le nom de Morel, naquit vers la fin du règne de Charles le Bel, c'est-à-dire dans les premières années de ce funeste quatorzième siècle qui vit éclore la grande lutte contre l'Angleterre, la *guerre de cent ans*. Ce n'était pas trop, en vérité, que le génie d'un poète, pour servir de compensation aux malheurs de la patrie!

Eustache nous fait connaître lui-même le lieu de sa naissance; c'était la petite ville de Vertus, en Champagne, déjà célèbre à cette époque pour la qualité de ses vins :

Je fus jadis de terre *vertueuse*,
Né de *Vertus*, le pays renommé,

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° V.

Où y avait ville très-gracieuse,
Dont le bon vin en maints lieux est nommé.

Quant au nom de *Morel*, c'est tout bonnement un sobriquet. Ce mot signifie, dans notre vieille langue française, *basané, moricaud*, interprétation qui s'accorde on ne peut mieux avec le portrait qu'Eustache nous a laissé de sa personne :

Chacun me dit : Tu es laid garnement,
Gros visage as, tu es *noir et hâlé*...
Lors leur réponds, comme reconforté :
Oui, je suis laid ; mais je suis gracieux.

« Habitants de Samos, disait Ésope en réponse à un reproche semblable, pourquoi raillez-vous ma laidetur? Ce n'est pas le visage, c'est l'esprit qu'il faut voir. Quand vous achetez du vin, est-ce à la bouteille, plutôt qu'à son contenu, que vous faites attention (1)? »

Voyageur intrépide, Deschamps parcourut tour à tour les diverses contrées de l'Europe et les pays d'outre mer; il visita successivement la Syrie, l'Égypte, Jérusalem, le Caire, et resta quelque temps esclave des Sarrasins.

Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.

De retour en France, il fut attaché à Charles V en qualité d'*huissier d'armes*, officier qui avait pour fonction de porter la masse d'armes devant le roi, et de veiller en tout temps à la sûreté de sa personne. Il

(1) *Vie d'Ésope*, par le moine grec Planude.

fut aussi nommé gouverneur du château de Fismes, et occupa pendant de longues années le bailliage de Senlis.

Voici de quelle manière il nous annonce sa promotion à ce dernier poste, qui paraît avoir été assez important :

Chacun me dit : Dieu vous doint (donne) joie
De votre nouveau bailliage
De cent lis !

On voit par là que le calembour date de loin dans notre langue. Sous ce rapport, le bailli de cent lis est un des ancêtres du fameux marquis de Bièvre.

Les biographes placent l'époque de sa mort peu de temps après celle de Charles VI, arrivée en 1422 : de sorte qu'il aurait vécu plus de quatre-vingt-quatorze ans, exemple de longévité tout à fait encourageant pour ses confrères.

Ce poète a laissé près de quinze cents ballades et rondeaux, qui forment, suivant la remarque de Crapelet, son éditeur, une espèce d'encyclopédie morale du siècle où il a vécu. Rigide censeur, il poursuit à outrance les vices et les ridicules, partout où il les rencontre. Aussi, l'esprit satirique et hardiment frondeur qui domine dans la plupart de ses poésies les rend-elles bien autrement intéressantes que tous les refrains d'amour perpétuellement rebattus par ses devanciers, et même par un grand nombre de ses successeurs, entre autres Charles d'Orléans.

Rien n'échappe à l'acérbe critique de Deschamps, pas même les modes nouvelles, les mille et un artifices de toilette que se permettaient les dames du moyen âge. Il ne se gêne pas pour leur dire, avec toute la brusquerie d'un homme qui, dans le temps, a vécu chez les Turcs :

Atournez-vous, mesdames, autrement,
Sans emprunter tant de haribourras (faibalas?).

Mais nous n'insisterons point sur ce côté du talent de maître Eustache, et nous préférons nous en tenir à la partie élevée et sereine de son œuvre ; d'autant plus que nous croyons avoir fait, dans quelques-uns des articles qui précèdent, une assez large part au génie railleur et narquois de la vieille muse nationale. Il est temps de la considérer dans ce qu'elle peut avoir de noble et de sérieux.

La ballade *Sur l'Amour de Dieu* nous offre d'abord la strophe suivante, qui ne manque pas, à notre avis, de force et de dignité, surtout si l'on veut bien se reporter à l'époque de Deschamps :

Il n'est qu'un roi qui ait titre certain,
Et tous règnes procèdent de ce roi :
C'est un seul Dieu, qui est seul souverain,
Qui tout créa et qui tout a en soi.
De lui vient tout ; les autres, par ma foi,
Peut déposer des règnes de la terre,
S'ils sont pervers et ne gardent sa loi :
De tel seigneur fait bon l'amour acquerre.

Sans doute, ce n'est pas encore là l'énergie gravité de Corneille :

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers.

Ni l'ampleur élégante et sonore de ce divin Racine :

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage...
Et du haut de son trône interroge les rois.

Mais, tels qu'ils sont, les vers d'Eustache annoncent déjà les *cordes graves* qui bientôt vont s'ajouter à la lyre française.

Ailleurs il s'écrie, en maintenant sa voix dans ce ton ferme et viril :

Qui peut vivre de son loyal labeur,
De l'art qu'il a ou de sa revenue,
Sans excéder, il vit à grand honneur,
Car sa vie est de tous bonne tenue,
Puisqu'il ne toult (1), qu'il ne ravit ou tue,
Et que toujours à loyauté s'adresse,
Sans acquérir chevance malotrué :
Mieux vaut honneur que honteuse richesse.

Noble précepte, à répéter plus haut que jamais, par le temps qui court !

L'Habit ne fait pas le moine. Voilà encore un adage bien vieux..... et bien inutile. Eustache Deschamps le développe en ces termes :

Trop de gens sont qui l'honneur l'habit,
Et au corps font pour cela révérence,
Et ne tiennent compte de l'esprit
De cil qui a bonnes mœurs et science...
Les apôtres ni le doux Jésus-Christ
Ne portèrent draps de grande apparence ;
Mais leurs vertus furent de grand profit,
Qui ont partout donné bonne créance.

Il est impossible, en lisant ce passage, de ne pas songer à la spirituelle boutade de Sedaine : *Ah ! mon habit, que je vous remercie !*

Écoutons maintenant notre vieux poète vanter les plaisirs de l'étude et de la science :

Il n'est délit (plaisir), joie, fête, *soulas* (2),
Joutes, tournois, déduit, ébattement,
De quoi chacun ne soit une fois las,
Combien que (quoique) tout plaise au commencement.
Continuer ces choses longuement
Engendre ennui ou quelque déplaisance.
Étudier n'a pas ce mouvement (3) :
Car tout déplaît, fors étude et science.

Maître Eustache a cent fois raison. Au reste, il se trouve partager à cet égard l'opinion d'un des plus grands hommes de l'antiquité, et bien des siècles auparavant, Cicéron avait déjà dit, dans son plaidoyer pour Archias :

« Quand on ne rechercherait dans l'étude que le seul plaisir d'étudier, on trouverait encore, j'en suis convaincu, qu'il n'existe pas au monde de récréation plus honorable, plus digne d'un homme libre. Les autres distractions, en effet, ne sont ni de tous les instants, ni de tous les âges, ni de tous les lieux : les

(1) Du latin *tolit*, prend, enlève.

(2) Du latin *solutum*, consolation, et, dans un sens plus étendu, distraction, amusement.

(3) Autrement dit, n'éprouve pas ces vicissitudes.

lettres, au contraire, nourrissent notre jeunesse, charment nos vieux ans, embellissent nos jours heureux, et nous assurent dans l'adversité un refuge et une consolation ; elles nous récréent dans notre intérieur, et loin de nous gêner au dehors, elles nous suivent dans nos voyages, dans nos promenades, à la ville, à la campagne, partout. »

Jetons, à présent, un rapide coup d'œil sur la balade du *Bachelier d'armes*, et voyons de quelle manière Deschamps enseigne leurs devoirs aux aspirants de la chevalerie :

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie,
Dévotement en oraison veiller,
Péché fuir, orgueil et vilenie.
L'église devez défendre,
La veuve aussi, l'orphelin entreprendre ;
Être vaillants et le peuple garder,
Discrets, loyaux, sans rien de l'autrui prendre :
Ainsi se doit chevalier gouverner (conduire).

Il faut l'entendre, à quelques pages de là, s'extasier sur les beautés de la ville de Paris ! La pièce est vraiment assez curieuse pour mériter les honneurs d'une citation complète :

Quand j'ai la terre et mer avironnée (parcourue tout
(autour),

Et visité en chacune partie
Jérusalem, Egypte et Galilée,
Alexandre (Alexandrie), Damas et la *Surie*,
Babylone, le Caire et Tartarie,
Et tous les ports qui y sont,
Les épices et sucres qui s'y font,
Les fins draps d'or et soie du pays ;
Valent trop mieux ce que les Français ont :
Rien ne se peut comparer à Paris.

C'est la cité sur toutes couronnée,
Fontaine et puits de science et clergie,
Sur le fleuve de Seine située (1),
Vignes et bois, et terres et prairies,
De tous ces biens de la mortelle vie
A plus qu'autres cités n'ont.
Tous étrangers l'aiment et aimeront ;
Car pour déduire, et pour être jolis,
Jamais cité telle ne trouveront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Elle est bien mieux qu'autre ville fermée,
Et de châteaux de grande ancesserie (antiquité) ;
De gens d'honneur et de méchants peuplée ;
De tous ouvriers (2) d'armes, d'orfèvrerie,
De tous les arts c'est la fleur, quoi qu'on die ;
Tous ouvrages adroits s'y font ;

(1) Une fontaine située sur un fleuve offre à l'esprit une image assez singulière ! Mais, après tout, J. B. Rousseau lui-même n'a-t-il pas fondue l'écorce des eaux sous les tièdes haleines des zéphirs ?

(2) Ouvrier, sanglier, etc., étaient alors de deux syllabes. On trouve encore des exemples de cette quantité dans *Molière* et *La Fontaine* :

Le gibier du lion, ce ne sont point moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
(La Fontaine, *Le Lion et l'Ane chassant*.)

Subtil engin, entendement profond,
Verrez avoir aux habitants tous (tousjours),
Et loyauté aux œuvres qu'ils feront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Et notez que ce Paris-là, c'est tout simplement le Paris du quatorzième siècle. Que dirait donc aujourd'hui maître Eustache ?

Au surplus, il n'est pas le seul qui ait contemplé à travers un prisme cette pittoresque, mais immonde Lutèce du moyen âge. Un siècle plus tard, l'auteur anonyme du *Calendrier des Bergères* fit à son tour, en ces termes, l'éloge de la grande ville :

O Paris, souveraine et digne (1)
Source de science divine,
Comme sainte théologie,
De réelle philosophie
Et sept arts libéraux ensemble,
Tu as l'honneur ; et si me semble
Qui veut ces sciences avoir,
En toi les doit venir savoir.

De tout pays, de toute terre
Viennent à toi, Paris, acquerre
Honneur et science, lointains
Etrangers, comme tes prochains.
Tu as en toi, c'est vérité,
La grand'mère Université,
Pour science et honneur comprendre,
Tant que chacun en veut apprendre...

Excellente cité heureuse,
Paris, de tout bien plantureuse (abondante),
N'as-tu tous tes plaisants souhaits ?
Belles églises, beaux palais ;
Saint-Innocent et le Grand-Pont,
Qui de beauté honneur te font ;
Tu as surtout le noble lieu,
Notre-Dame, avec l'Hôtel-Dieu.

Enfin, au seizième siècle, le savant et malheureux Estienne Dolet entonna de plus belle cette espèce d'hymne héréditaire à la louange de Paris, dans une pièce de vers latins dont voici la traduction :

« Déesse, qui gouvernes l'essaim des vierges Libéthrides (2), et toi, souverain de la colline toujours verte, ô père des poètes ! allons, prends en main ta lyre sonore, et, de ton trône du Parnasse abaissant ici tes pas, éveille sur tes cordes une mélodie nouvelle, entonne un chant nouveau. Viens, avec moi, célébrer cette ville que fortifient de superbes tours, que la Seine aux riches ondes traverse de son beau fleuve, qu'une vaste enceinte protège d'un triple mur ; enfin, qu'embellit un printemps éternel, qu'un ciel serein caresse de ses brises, et que Titan (3), le père du jour, échauffe de son astre ami.

» Bacchus et Cybèle ont, à l'envi, comblé ce séjour de leurs bienfaits ; les Napées l'entourent de champs fleuris et d'arbres chevelus qui tempèrent la force de

(1) La rime ferait croire qu'à cette époque on prononçait *dine*.

(2) Surnom des Muses, auxquelles les Béotiens avaient consacré, près du mont Hélicon, un autel appelé *Libethrium*.

(3) Un des noms mythologiques du soleil.

la chaleur, quand le soleil blanchit d'intensité, et que les guérets altérés se crevaient de sécheresse.

» A cette ville encore, celles qui président aux sources, les jeunes Naïades, ont donné des fontaines dont le lit n'est jamais fangeux.

» C'est elle que les Muses ont, depuis longtemps, élu pour demeure; elle qu'embellit la culture des arts, l'exacte observance de la justice; elle, enfin, qu'illustre un parlement dont la conduite rigide éclipserait celle de Caton, ou de tout autre juge encore plus sévère.

» Que dire de plus? La peindrai-je florissante en hommes, non d'un esprit barbare et grossier, mais que Pallas elle-même, sous sa grotte aonienne, a doucement abrités comme de chers nourrissons?

» Ah! qu'Athènes lui céderait volontiers la palme, en la voyant surgir, constellation nouvelle, au ciel de l'histoire! Que volontiers Rome inclinerait devant son grand nom, sa vieille gloire, si elle entendait la terre et l'Océan retentir de tant d'illustration! »

Ainsi chantait le docte humaniste, répétant sur sa lyre antique l'enthousiaste dithyrambe de ses devanciers du moyen âge. Mais toute médaille a son revers, et voici comment, au dix-septième siècle, ce fou de Scarron s'amuse à nous présenter le tableau du vieux Paris :

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues;
Force gens noirs, blancs, roux, gris-ous...
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues;
Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit :
Voilà Paris... Que vous en semble ?

Revenons à Deschamps. Sa ballade : *Adieu, jeunesse!* nous paraît délicieuse de grâce et de mélancolie. C'est déjà de la poésie intime, et, sous ce rapport, de la poésie moderne. Nos lectrices pourront s'en convaincre en lisant la strophe suivante :

Adieu, printemps! adieu, jeune saison,
Où tous déduits sont dus à créature!
Adieu, amour! adieu, noble maison,
Pleine jadis de fleurs et de verdure!
Adieu, été, automne qui peu dure!
Hiver me vient, c'est-à-dire vieillesse;
Pour ce, triste, te dis : Adieu, jeunesse!

En vérité; ne croirait-on pas entendre les beaux vers de Ronsard :

Jà du prochain hiver je prévois la tempête,
Jà cinquante et six ans ont néigé sur ma tête;

Il est temps de quitter les vers et les amours,
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.

Ou le refrain si connu de Béranger, ce dernier des trouvères :

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé;
L'oiseau se tait... l'aiglon a grondé!

Pour achever de vous faire connaître Eustache Deschamps, nous citerons en entier son chef-d'œuvre, la ballade sur la mort de Bertrand du Guesclin. A nos yeux, le poète s'y montre presque digne de son héros; c'est tout dire. Du reste, vous allez en juger :

Estoc (tige) d'honneur et arbre de vaillance,
Cœur de lion épris de hardement (hardiesse),
La fleur des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combattant,
Sage en vos faits et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui onques fût en vie,
Chacun pour vous doit noir vêtir et querre :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

O Bretagne! pleure ton espérance;
Normandie, fais son enterrement;
Guyenne aussi, et Auvergne, or t'avance,
Et Languedoc, quiers-lui son monument,
Picardie, Champagne et Occident
Doivent pour pleurer acquerre
Tragédiens, Arethusa requerre
Qui en eau fut par ses pleurs convertie,
Afin qu'à tous de sa mort les cœurs serve :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

Hé! gens d'armes, ayez en remembrance (souvenance)
Votre père; vous étiez ses enfants!
Le bon Bertrand, qui tant eut de puissance,
Qui vous aimait si amoureuxment,
Guesclin est mort... priez dévotement
Qu'il puisse paradis conquerre.
Qui deuil n'en fait et qui n'en prie, il erre,
Car du monde est la lumière faillie;
De tout honneur était la droite serre :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

Nous osons croire, en terminant cet article, qu'on ne taxera pas de trop d'exagération les éloges que nous avons décernés plus haut à Eustache Deschamps. Du moins, on conviendra sans peine qu'il se distingue assez nettement de ses prédécesseurs et de ses contemporains par la noblesse des sentiments, l'élévation précoce des pensées, la gravité simple et forte du style, et cette empreinte de dignité sérieuse qui nous semble constituer le principal caractère de sa physionomie. En un mot, — nous le répétons volontiers avant de déposer la plume, — dans toute l'ancienne poésie française, Villon seul nous paraît lui être positivement supérieur... par la grande raison que le génie l'emporte toujours sur le talent.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. ROSELLY DE LONGUES (1).

(Troisième et dernier article.)



Nous avons retracé, dans notre précédent article, l'arrivée de Colomb en Espagne et l'accueil que lui firent à la fois le peuple et les souverains, heureux tous de s'être trompés et de reconnaître dans l'aventurier génois un homme de bien et un homme de génie.

Ce fut le point culminant de la vie de Colomb : il savoura, en un instant, toutes les félicités que le sort pouvait lui promettre : applaudissements populaires, gracieuse affection d'une souveraine adorée, fortune et gloire promises à sa race, et, par-dessus tout, satisfaction intérieure d'une conscience pure. Cette dernière joie était la seule qui dût lui rester fidèle, le consoler pendant les tourmentes de sa vie, veiller au chevet de son tombeau, et entourer plus tard de la plus brillante auréole sa mémoire, que l'envie des contemporains a vainement essayé de flétrir.

Un second voyage de découverte fut résolu, et Colomb prit le commandement de la flotte nombreuse qui le suivait avec confiance. Il navigua plus au sud que lors de son premier voyage, et découvrit successivement des îles qu'il nomma la Dominique, la Guadeloupe, Montserrat, Antigua, Sainte-Croix, Sainte-Ursule, les Onze-Mille-Vierges. Ces îles étaient habitées par des Caraïbes, race anthropophage et cruelle, qui ne se soumit jamais ni au joug espagnol ni à la douceur de la loi évangélique. Après avoir visité ces îles charmantes, séjour d'une population si barbare, l'amiral dirigea sa course vers Hispaniola, où il avait laissé une garnison, et où il trouva les soucis, et les dégoûts qui accompagnaient toute organisation nouvelle. Les calomnies, les inimitiés qui empoisonnèrent le reste de sa vie datèrent de là, car un seul mobile animait ses compagnons de fortune et de voyage : la soif de l'or et la soif des plaisirs; et se trouvant maintenus par la fermeté de Colomb dans les limites du travail, de la modération et de la tempérance, ne pouvant arracher aux Indiens par la fraude ou la violence les trésors qu'ils possédaient, ces hommes avides concurent contre l'amiral une haine profonde. Il s'en inquiéta peu, et, dominant ses équipages par la fermeté de son caractère, il continua ses explorations. Colomb aborda à la Jamaïque, qu'il nomma la *Sainte-Gloire*, tant les harmonies de la nature en rendaient le séjour délicieux, et il passa près d'un mois à silonner cet archipel ravissant et dangereux. Durant

ces travaux, plusieurs fois on descendit sur la côte de Cuba pour s'informer de la nature de cette grande terre, savoir si elle était une île ou un continent. Les naturels eux-mêmes l'ignoraient, et Colomb ne put recueillir de leur bouche que de vagues indications. Il ne connaissait pas encore l'étendue de sa découverte : il ne savait pas qu'en cherchant une route plus courte pour aller aux Indes, il allait trouver un immense continent, dont ces îles vastes et splendides n'étaient que le vestibule. Ce ne fut qu'à son troisième voyage qu'il acquit la conviction que sa découverte avait révélé une moitié du monde à l'autre moitié.

Les tribus indiennes lui montraient de la soumission, et parfois de l'amitié. Un jour, on venait de célébrer la sainte messe sous les ombrages de l'île de Sainte-Croix, un cacique âgé et vénérable s'approcha, observant avec attention tout ce qui se faisait. Il comprit qu'il s'agissait d'un acte religieux. Après que Colomb eut fini ses actions de grâces, le vieillard, le saluant, lui offrit une corbeille de beaux fruits qu'il tenait à la main, et, s'asseyant auprès de lui, il lui dit au moyen d'un interprète : — Il est juste de rendre grâce à Dieu des dons qu'il nous accorde. Il paraît que c'est votre façon à vous autres de lui rendre hommage; c'est bien. Il m'a été dit que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance ces contrées qui jusque-là étaient inconnues, répandant une grande frayeur parmi les populations; mais ne t'enorgueillis pas de cela. Rappelle-toi, je te le recommande et je t'en prie, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes : l'une conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée pour ceux qui ont désolé leurs semblables; l'autre menant à un séjour délicieux, disposé pour ceux qui, pendant leur vie, aimèrent la paix et la maintinrent parmi les hommes. Par conséquent, si tu te crois mortel et penses que chacun sera rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne. — La pitié de Christophe Colomb fut émue et consolée par ces paroles.

Jusque-là, parmi les indigènes, il n'avait rien vu qui marquât une claire notion de la vie future. Ce vieux cacique lui rappelait un de ces justes de la loi primitive, habitant comme Raguel les contrées idolâtres. Il lui répondit, par l'organe de l'interprète, qu'il était venu des extrémités de l'Océan dans ces pays, envoyé par ses souverains pour enseigner la véritable religion, faire régner la justice, assujettir les inhumains Caraïbes, les forcer à la paix, et protéger les nations pacifiques. Le vieux cacique, en l'entendant, versa des larmes de joie... Heureux si la cupidité des hommes n'eût pas déjoué les projets de Colomb et anéanti ces peuples aux mœurs paisibles, qu'il voulait protéger!

Colomb trouva dans ce second voyage l'avant-goût des amertumes qui devaient remplir sa vie. Il souffrait à la fois de la mauvaise volonté des ministres espagnols, qui lui mesuraient les secours et les envois d'hommes dont il aurait eu besoin; de la conduite de

(1) Voir les numéros de Janvier et Mars.

ses compagnons, transformés en conspirateurs, en tyrans des Indiens; de la mobilité des naturels, et de la défiance que ses ennemis commençaient à répandre contre lui dans les conseils de la reine Isabelle. Une seconde fois, il repassa l'Atlantique et revint en Espagne. Les souverains le reçurent avec faveur, car les accusations de ses adversaires ne tenaient pas contre son noble langage, la franchise de son attitude et la lucidité de ses explications; et, encouragé à servir de nouveau sa patrie, il repartit pour un troisième voyage. Ce fut pendant cette exploration qu'il toucha la terre ferme, et que, d'inductions en inductions, sa puissance de raisonnement le convainquit qu'il n'était pas en Asie, aux extrémités de l'Inde, mais sur un continent tout à fait inconnu jusqu'alors.

Cette certitude désormais acquise fut l'unique joie de son voyage. Il trouva à Hispaniola la désunion entre les colons espagnols, la révolte contre l'autorité, et la faiblesse indocile des Indiens, fortifiée par la discorde de leurs ennemis. Nous n'entrerons pas dans le détail des longues et pénibles querelles que l'ingratitude des hommes suscita à Colomb, rets tissés par des araignées, dans lesquels cet aigle se trouva enveloppé. Les mécontents d'Hispaniola, ceux que la forte main de Colomb avait empêchés de se livrer au désordre et aux exactions, parvinrent à prémunir la cour contre l'administration de l'amiral; Ferdinand crut le premier à ces calomnies, la reine Isabelle y prêta l'oreille à son tour, et il fut décidé qu'on nommerait un commissaire pour juger et punir les auteurs des troubles d'Hispaniola. Le commandeur Bobadilla fut investi de cette charge. Il partit, l'âme remplie de préventions contre Colomb, et à peine arrivé, il eut l'incroyable audace de le faire arrêter, et d'ordonner qu'on l'enfermât dans la citadelle d'Hispaniola, les fers aux pieds. L'amiral n'opposa aucune résistance. Mais quand il s'agit d'attacher les fers à ces pieds qui avaient conduit la Castille à la conquête du nouveau monde, tous les cœurs s'émurent d'indignation. Parmi les officiers et les gardes de Bobadilla, nul ne se sentit la force d'accomplir cet ordre exécrable. La douleur comprimée étouffait toutes les voix, et les chaînes gisaient sur les dalles du cachot, sans qu'aucun des assistants osât les soulever. Devant un tel outrage, les géoliers eux-mêmes reculaient comme à l'idée d'un sacrilège. L'ordre barbare du gouverneur ne pouvait donc s'exécuter, quand vint s'offrir gaiement pour ce forfait, non point un séide de Bobadilla, un Indien stupide ou haineux, mais un homme de la maison de l'amiral, son propre cuisinier. Cet infâme osa river les fers de son maître.

L'amiral ne connut pas la cause de ce traitement. Il était tenu au plus rigoureux secret. Sa chétive nourriture se composait d'aliments de rebut; et, traité comme le dernier des coupables, il ne savait pas de quels crimes on l'accusait; toujours laissé dans la même ignorance, et sur les griefs dont on le chargeait, et sur le sort qui lui était réservé, il fut embarqué pour l'Europe. Là, du moins, l'attendait la justice et la consolation. Dès que la reine Isabelle apprit la manière dont Bobadilla avait traité le vice-roi des Indes, elle manifesta une indignation douloureuse, qui vengea Colomb de ce qu'il venait de souffrir. Elle le fit élargir sur-le-champ, et lui écrivit une lettre signée aussi par Ferdinand, dans laquelle ils déplaçaient cette offense, si opposée à leurs sentiments. Ils

redoublaient les expressions de haute estime, de déférence, l'invitaient à se rendre à la cour, et donnaient l'ordre de lui compter deux mille ducats d'or, afin qu'il pût réparer l'odieux déshonneur dans lequel l'avait osé mettre Bobadilla.

Colomb se rendit à l'invitation de ses souverains. A son aspect, la reine Isabelle, se rappelant l'indignité du traitement qu'il avait subi, se sentit remuée au fond du cœur, et les larmes remplirent ses yeux. Quand le vénérable vieillard survint sous la paupière de sa reine cette marque d'émotion, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser ou se défendre. L'homme qui avait supporté inébranlable les coups de la fortune ne put contenir plus longtemps les sentiments refoulés en son sein : un sanglot ouvrit sa poitrine, et Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois, sans proférer un mot. Ce fut après cette communauté d'attendrissement que l'amiral confondit en quelques paroles le système de ses accusateurs. On l'accusait de dureté inflexible et de cruauté; — d'attentat contre la liberté des Indiens; — d'impéritie administrative. Il démontra que sa prétendue rigueur n'était que la fermeté nécessaire dans une entreprise naissante, au milieu d'aventuriers dont il fallait comprimer l'avidité et les rébellions; — qu'il n'avait fait de prisonniers que parmi les Caraïbes, race cruelle et redoutable et dans un état permanent d'hostilité contre les Indiens et contre les Européens; — que son administration avait été intégrale et sage. Il se justifia, et cependant les préventions demeurèrent; on jugea prudent de ne pas renvoyer Colomb en Amérique; il se soumit à cette décision, et il vécut pendant deux ans, d'une vie toute contemplative, chez les Franciscains de Grenade, occupé surtout de l'étude des saintes Écritures. Ce vieillard, fatigué d'agir et de vivre, se reposait dans la prière, dans la poésie, dans le spectacle de la nature; il aimait à chercher dans la Bible les passages qui pouvaient s'appliquer à son immortelle découverte, et il oubliait dans ces nobles travaux l'ingratitude des hommes et la méchanceté de ses ennemis. Il écrivait à cette époque ces mots, qui peignent son âme : « J'entrai tout petit à la mer, pour » m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à » ce jour. Cette carrière porte qui la suit à vouloir » pénétrer les secrets de ce monde. Quoique je sois » un très-grand pécheur, la compassion et la miséri- » corde de Notre-Seigneur que j'ai toujours imploré, » rées, couvrant mes fautes, m'ont tout à fait com- » blé. J'ai trouvé la plus suave consolation à mettre » mon bonheur dans la contemplation du mer- » veilleux aspect de son œuvre. »

Cet amour de la nature, ce désir de pénétrer les secrets de ce monde terrestre, l'agitèrent encore et le poussèrent à un quatrième voyage, qui fut peut-être le plus périlleux et le plus accidenté de tous. Aucune épreuve ne manqua à l'illustre vieillard dans cette nouvelle entreprise : révoltes, oppositions de la part des hommes, tempêtes effroyables, cruelles maladies, souffrances des équipages placés sous ses ordres, il connut toutes les misères, il souffrit tous les maux, dans son corps usé de fatigues, dans son âme brisée; mais il eut la gloire de reculer encore les limites de ses conquêtes et d'avancer sur la terre ferme, où son instinct de voyageur et de cosmographe lui faisait chercher un passage qui fit communiquer l'océan Atlantique aux mers de l'Inde. Épuisé

par les travaux, consumé de tristesse, il revint en Europe : il avait découvert dans ce dernier voyage de nouvelles îles et de nouvelles terres, il avait donné à l'Espagne les mines d'or de Véragua, peut-être la cour allait-elle lui redevenir favorable et payer ses éclatants services du prix qu'il ambitionnait : — la délivrance des lieux saints ; — mais la mort de sa protectrice, la reine Isabelle (26 novembre 1504), le jeta dans la plus profonde douleur et le priva de l'unique appui qu'il eût sur la terre. Ferdinand, basement ingrat, négligea celui qui lui avait donné un monde ; il le laissa languir dans l'abandon et le chagrin, repoussant ses demandes, oubliant ses plus justes réclamations, et laissant sans réponse ses lettres pressantes. L'homme qui rendait l'Espagne le royaume le plus riche et le plus puissant de la chrétienté n'avait pas où abriter sa tête, couchait dans un lit de louage, et se trouvait réduit aux emprunts pour payer sa dépense à l'auberge. Les chagrins et les fatigues avaient usé sa robuste organisation, et il sentait approcher la mort. Elle ne lui était pas étrangère, et il l'avait toujours envisagée avec le courage et l'espoir que donnent une foi profonde. Après avoir écrit son testament, il se disposa aux derniers sacrements.

On devine ce que pouvait être, à cette époque, une hôtellerie en Espagne. Il est aisé de se représenter cette chambre d'auberge où gisait l'amiral de l'Océan sur son lit de douleurs. Les murs nus n'avaient pour ornement que ses fers, qu'il gardait toujours suspendus devant lui, comme autrefois les généraux et les triomphateurs de Rome conservaient les couronnes civiques obtenues en prix de leur courage. Ses chaînes étaient l'unique récompense qu'il eût reçue du monde. Ses deux fils, ses officiers et quelques pères franciscains, ses amis, assistaient à cette dernière lutte du grand homme contre la mort. L'intégrité de son intelligence se maintenait complète ; il pria avec recueillement, il suivait avec une humble composition

la recommandation de l'âme que faisait un des religieux, et après une longue agonie, Christophe Colomb expira, en disant comme le Sauveur sur la croix : Mon Dieu ! je remets mon esprit entre vos mains !

C'était à Valladolid, le 20 mai 1506.

Voilà, mesdemoiselles, une sèche et brève analyse d'une noble vie et d'un beau livre. C'est dans M. Roselly de Lorgues qu'il faut lire cette histoire de Colomb et de sa découverte ; qu'il faut contempler cette grande âme aux prises avec l'adversité ; qu'il faut suivre ce drame qui s'élève souvent aux proportions de l'épopée. On souffre, on agit, on voyage avec lui ; la plume brillante de l'auteur vous révèle et les beaux paysages du nouveau monde et les terribles tempêtes qui bouleversaient le sein de l'Océan, jaloux de ses mystères ; on frémit pour Colomb au milieu de cette lutte acharnée contre les éléments et contre les hommes ; on admire cet homme de bien qui ne veut devenir riche et puissant que pour délivrer de l'oppression les lieux sacrés où souffrit le Christ ; qui supporte avec douceur les plus indignes outrages, et qui, à la fin de ses jours, délaissé, dans une misérable auberge, s'oublie lui-même, et sollicite une cour ingrate en faveur des compagnons de ses travaux.

Nous reprocherions volontiers à la forme littéraire de ce livre quelques excentricités, des mots nouveaux, des tournures de phrase insolites ; un goût délicat remarquerait des exagérations de langage, d'autant plus regrettables que la vérité nue est assez belle ; mais nous n'insisterons pas sur ces défauts, qui disparaîtront sans doute à une seconde édition, et nous dirons à nos lectrices que l'histoire de Christophe Colomb, poétique, originale, puisée aux plus dignes sources, est une lecture aussi attachante qu'instructive, et que ce livre peut être lu par toutes les familles, et mérite une place honorable dans toutes les bibliothèques.

M. F.

LE SOMMEIL DE FRÈRE DANIEL

Le silence et la nuit couvrent la majesté du cloître. Tout dort, tout repose, hormis un cœur que la force a contraint et que le doigt de Dieu n'a pas touché. A qui la paix du sommeil ? Aux êtres calmes ou domptés qui, sous la puissance d'une inspiration d'en haut, ou dans les expiations du repentir, ont dit une fois : Je renonce ! Ce mot enfante une vie de labeurs utiles, une vie où l'on sait attendre. Mais ce bien attendu, quel est-il ? Nul ne le sait. L'âme religieuse se plaît dans son ignorance, et, n'espérant rien du présent, elle envoie dans l'éternité ses desirs, ses pensées et ce chaos tumultueux que l'homme appelle son cœur.

Le long d'un cloître obscur, un homme marchait à pas lents, rêvant au monde, à la gloire, usant sa

bouillante pensée au frottement de la vie, tandis qu'autour de lui ses humbles frères cherchaient dans le repos la force de continuer le travail et la méditation de la veille.

« Qu'ils sont heureux ! se disait-il ; échappés aux passions, sortis volontairement d'eux-mêmes, ils se reposent la nuit, ils travaillent le jour, ils prient à toute heure, et leur intelligence est satisfaite, elle ne demande rien de plus. Et moi, malheureux, moi, jeté par pitié dans ce lieu de refuge, je souffre sous la bure, et chaque année qui passe emporte avec elle un regret. O frères de ma captivité, dormez, ne vous éveillez pas ! Ah ! vous ne connaissez pas les tourments d'un être que rien n'a vaincu, qui reste vivant parmi les morts, et qui n'accepte pas ses chaînes. Ces

chaines, vous ne les sentez pas, hommes vieillis dans la pénitence; vous ne les sentez pas non plus, jeunes hommes voués aux sacrifices. On vous a dit : « La paix est en vous, et non hors de vous ! » Vous l'avez cru, vous avez bien fait, vous avez méprisé ce mirage de la vie. Ce mirage, c'est lui qui m'attire, je le poursuis, il fuit, je l'atteindrai, ou j'atteindrai la mort. Liberté ! liberté ! c'est toi qui réveilles à toute heure mon âme qui voudrait reposer. J'entends les clameurs du monde, les murs du monastère nous en envoient l'écho. O vous, qui avez protégé mon enfance, vertueux cénobites qui m'avez sauvé du fer des assassins, vous avez vu le monde, vous l'avez oublié ! Moi, je n'ai rien vu, j'ai tout pressenti; ma vie, à moi, ce devait être la puissance, la gloire !

» Qui m'a révélé ce secret ? c'est mon sang, mon sang qui me crie : « Va, fils de rois, va laver ton injure; seul debout au milieu des cadavres, qu'attends-tu pour venger les morts ? Va !... »

» Et mon âme, enfermée dans un corps, l'entraîne par sa véhémence, et mon corps lui-même, obéissant comme un esclave, s'en vient errer la nuit dans ces cloîtres, il cherche une issue.... il n'y en a pas.

» O nuit désespérante, passez, allez tomber comme les autres nuits dans cet abîme d'où rien n'est revenu jamais ! »

Rêvant ainsi, le jeune homme, revêtu de l'habit des moines, se dirigeait vers le préau. Une croix de bois s'élevait au milieu des tombes, et de ces tombes silencieuses sortaient comme des émanations de la paix éternelle. Instinctivement, le frère s'agenouilla.

« O vous, dit-il, vous qui dormez votre dernier sommeil, ayez pitié de moi, envoyez-moi la paix ! »

Et les tombes immobiles répondaient :

« Oublie-toi toi-même, et tu seras en paix.

— M'oublier?... mais rien n'est mort en moi ! j'ai gardé pour souffrir ma force et mon courage... Les veilles m'ont attristé sans m'instruire, la solitude m'a désolé sans m'éteindre. M'oublier ? renoncer à moi ? à mon sang ? au sang de Clovis ? non ! »

Et plus pâle encore, le jeune homme remonta l'escalier de pierre. Au haut de cet escalier, un long corridor régnait et donnait issue aux cellules des moines. Une de ces cellules était celle du jeune Daniel. Là, il était seul ; là, il était maître. Pauvre âme gonflée par la tempête, qu'elle était à l'étroit dans cet humble réduit ! Malheur à qui se croit trop grand pour le cadre qui l'enferme !

Au bruit que fit le solitaire en entrant dans sa cellule, un jeune moine s'éveilla. Il comprit qu'un frère avait besoin de consolations. Comme un ange de secours, il vint et s'assit au pied de la couche sur laquelle s'était jeté le prince.

« Frère, que puis-je pour vous ?

— Rien.

— Qui a troublé votre repos ?

— Moi.

— Hélas ! pour moi qui n'ai du monde qu'une idée confuse, semblable à un rêve mauvais, je trouve ici tout ce que cherche mon âme ; mais vous ?...

— Moi, je ne trouve rien.

— Issu du sang des rois, vous gardez la mémoire de vos nobles aïeux, peut-être un reste d'espérance.

— Heureux qui n'en a plus : celui-là végète sans douleur ; vivre ici ou là, que lui importe ?

— Mais, dites-moi, qu'y a-t-il au delà de ces murs qui puisse détourner de Dieu nos désirs ? N'avons-nous pas d'ici la vue du ciel et des eaux ? La chaleur du soleil ne vient-elle pas à nous ? La fraîcheur, la lumière, les richesses des moissons, ces biens ne sont-ils pas les nôtres ?

— Ces biens vous suffisent ?

— Non.

— Eh bien ?

— J'attends l'éternité.

— Heureux enfant ! Dieu vous a fait grâce des maux dont je suis accablé. Laissez-moi seul ; je vous troublerais peut-être.

— Ne craignez point, rien ne trouble mon âme. Elle ne m'appartient plus : Dieu l'a prise comme sienne, et depuis que mes vœux m'ont lié pour toujours, il me semble que j'ai part en quelque chose à la félicité d'en haut.

— Eh bien, sachez-le donc, jamais ne s'éloigne de moi l'image du passé. Je vois chaque nuit les ombres de mes pères, ces ombres fières et indomptées qui me reprochent mon involontaire inaction. Je vois Mérovée qui repousse les barbares et chasse le farouche Attila. Je vois Clovis, le plus cher de mes aïeux, qui renvoie dans Rome les fiers possesseurs des Gaules. Il va dans l'ouest, il tue Alaric ; il dompte tout ce qui se redresse, il terrasse tout ce qui s'oppose à lui. Et moi, son descendant, je suis là, ignoré, inconnu...

— Que la sainte épouse de votre père Clovis veille sur vous des célestes demeures, qu'elle vous obtienne le repos !

— Des armes, voilà ce qu'il me faut. Des armes pour vaincre ces hommes qui croient effacer mon nom de la terre, comme si ma race pouvait mourir en se taisant. Je crierai au peuple, le peuple m'entendra.

— Quels sont les biens que vous ambitionnez ?

— Un seul : mon nom.

— Daniel ne vous suffit donc pas ?

— Chilpéric est le seul auquel mon âme répond ; mon âme, qu'on a cru faire oublier, et qui s'est souvenue d'elle-même. Il est encore devant mes yeux ce jour néfaste où, dans le secret d'une forêt profonde, des assassins...

— Je sais quelles ont été vos douleurs... Le roi Childéric II votre père...

— Et ma mère ! Blichilde ! elle sera toujours dans ma mémoire. Je la vois étendue sur la terre. De son cœur frappé à mort la vie sortait avec des flots de sang, et cependant elle nous aimait encore ! Ses yeux nous cherchaient, mon frère et moi. Mon frère, on l'avait tué ; moi, je fuyais. Le corps du roi, le corps de la reine, le corps de mon frère, tous ces corps crient vengeance ; je ne les venge pas !

— Mon frère, chassez ces terribles pensées. Vous souvient-il de votre aïeule Bathilde ? N'a-t-elle pas trouvé le calme dans le cloître ?

— Son nom ne périssait pas. Deux fils le portaient.

— Bathilde n'a été heureuse que par l'oubli.

— L'oubli ? L'oubli vous est facile, vous êtes sans passions ! Allez, retirez-vous, mon frère.

— Hélas ! je vous quitte sans vous avoir soulagé. Que Dieu, qui seul est assez grand pour soutenir les rois, que Dieu vous garde et vous console !

— Priez pour moi ! » dit frère Daniel.

Le jeune religieux, se glissant comme une ombre le long du corridor obscur, rentra dans sa cellule,

pria longtemps pour le malheureux prince, et puis, calme comme un enfant, il dormit.

Alors le mérovingien sentit des larmes s'échapper de ses yeux. Une paix parfaite était dans le cœur de son frère; cette paix, il ne l'avait jamais connue, lui. Un abîme séparait sa nature insoumise de cette nature candide.

Frère Daniel resta longtemps éveillé sur sa couche. En proie à une sorte de fièvre, il repassait dans son esprit les faits qui composaient alors la courte histoire des Francs.

Il voyait ce peuple, amant de la conquête, s'étendre comme une eau dont la digue est brisée. Gaulois, Romains, Bourguignons, Visigoths, tout disparaît sous le flot envahissant; puis se mêlent à ce flot les eaux bienfaisantes du christianisme, dont l'écoulement féconde une terre desséchée.

La barbarie vivante encore, mais humiliée, baisse la tête, et ses clameurs se taisent devant la croix. De pieuses reines versent leur âme sur les institutions nouvelles, elles en adoucissent les rigueurs.

Ici, c'est Clotilde priant pour Clovis païen, et faisant baptiser ses fils malgré le courroux de leur père.

Là, c'est Radegonde, bonne pour tous, dure à elle seule. Méprisée de l'impie Clotaire, elle s'en retourne à Dieu par l'humilité.

Là encore, c'est la craintive Galsuinde, qui, au sortir de Tolède, sa patrie, ne peut s'arracher des bras de sa mère, tant elle a peur du monde et de la vie. Sa mère non plus n'ose pas l'abandonner, elle l'accompagne en disant : « J'irai jusque-là. » Puis, quand la nuit vient, elle trouve que jusque-là n'est pas assez, et dit : « Je la suivrai encore demain. » Et quand on lui reproche sa faiblesse, elle répond : — « Mais vous ne savez donc pas que là où vous menez ma fille, il n'y aura pas de mère pour elle ! »

Galsuinde, obéissante, s'arrête au pied des montagnes et dit : « Ma mère, Dieu le veut, il faut me soumettre. » Puis elle s'en va vers Chilpéric I^{er}, dont l'âme corrompue n'aimera pas son âme. La voilà reine. Au souvenir de sa patrie, Galsuinde verse des pleurs, mais dans sa prière elle confond et Tolède et la France.

Dieu se souviendra des prières de la reine, parce qu'elle est malheureuse et que le bras des assassins va terminer sa douloureuse puissance.

Plus tard, une belle esclave, née pour la liberté, attire les regards du roi. De ces regards tombe la gloire. Clovis II l'a aimée, Bathilde est reine.

Au sommet des grandeurs, elle se souvient de l'esclavage, et, jetant ses trésors aux Francs avides, elle dit aux enfants des Gaulois : « Vous êtes libres ! » Mais le sombre Ébroïn s'attache à ses pas, la voilà malheureuse encore. Où ira-t-elle ? où va tout ce qui pleure ! à Dieu !

Volontairement elle se fera l'esclave de celui qui seul compte les larmes des rois. Du fond des solitudes elle priera pour ses fils et pour les fils de ses fils, pour toi, infortuné Chilpéric, qui succombes sous ta grandeur. Bathilde a vu naître l'orage, et la foudre est tombée sur toi.

Ainsi rêvait le solitaire, et la gloire de sa race passait devant lui comme un fantôme moqueur. Il voyait aussi les guerres civiles qui avaient accablé sa patrie depuis trois siècles. Il se rappelait avec effroi ce que

l'on disait de la haine que son indigne aïeule Frédégonde portait à Brunebaut. Ces deux noms presque également terribles fatiguaient sa mémoire, il eût voulu les effacer, mais le sang ne s'efface pas.

Il croyait entendre les vastes soupirs de la Neustrie épouvantée, quand des nuées de barbares, appelés par l'Austrasie, se jetaient sur elle comme des oiseaux de proie. Alors tout être faible était condamné aux tortures, et c'était à force de souffrances que la Neustrie à genoux devait crier : « Grâce ! »

Ce mot, il ne fut pas dit; cette prière, elle ne fut pas faite, et de haine en haine, de crime en crime, de vengeance en vengeance, les royaumes croulaient. A la mort seule fut donné le pouvoir de pacifier les reines ennemies. La mort vint endormir Frédégonde, la sanguinaire, et la conduire enfin aux pieds de Dieu. Plus tard, la mort revint, mais cette fois affreuse, échevelée, haletante; elle vint s'abattre comme un vautour sur la vieillesse de Brunebaut. Pliant sous les clameurs de deux royaumes, écrasée sous le mépris de deux peuples, Brunebaut expire au paroxysme de la douleur, et son neveu Clotaire n'apaise la haine que lui a léguée Frédégonde qu'en se disant : « Brunebaut a souffert. »

Quand ces souvenirs assaillaient l'esprit du prince, il avait peur. Il craignait de voir éteindre sa race sous les efforts des maires du palais qui la narguaient depuis cent ans. Le vieux sang de Mérovée se ranimait en lui. Fier, hardi, fou d'audace, il appelait de ses vœux le jour où il pourrait combattre corps à corps ses rivaux, ces maires ambitieux devant qui les princes francs n'étaient que de pauvres enfants destinés à la mollesse et montrés de loin au peuple comme pour lui dire : « Ainsi étaient les rois. »

Et jamais dans l'âme fougueuse de Chilpéric, jamais ne cessait ce combat entre le droit et la faiblesse, entre la valeur et la résignation. Si parfois il s'abandonnait à l'espérance, tout aussitôt sa tête rasée se penchait sur sa poitrine et le souvenir de sa chevelure d'enfant arrachait de ses yeux des larmes de honte.

Cependant la nuit s'achevait, longue et triste comme la nuit d'un exilé. L'heure des matines était proche. Tout allait sortir du sommeil, et frère Daniel ne dormait pas encore. Enfin, vaincu par la fatigue, ses membres s'engourdirent et ses yeux se fermèrent; mais pour l'âme passionnée, il n'est de repos que dans le sacrifice; le sommeil n'est point un rempart contre la crainte et le désir. Des fictions mensongères naissent des utopies de la veille, et dans ce labyrinthe l'homme perd sa plus belle faculté, le discernement du vrai et du faux.

Chilpéric endormi souffrait encore. Un songe pesait sur lui de tout le poids d'un pressentiment. Il croyait voir, toucher, entendre. Dans son rêve, il avait atteint cette époque de la vie où toute pensée amère a laissé au front une ride, au cœur une plaie. Libre, il avait entendu rouler sur leurs gonds de fer les portes du cloître; il avait paru pâle, étonné, sur le seuil du monde, il était roi; illusion !

Un guerrier herculéen, toujours bardé de fer, toujours la hache au poing, donnait des lois aux sujets de Chilpéric. On l'appelait Charles, et, comme un marteau, il broyait tout ce qui lui résistait. Les Francs l'acceptaient pour leur maître, et le vieux

sang des rois n'était plus à leurs yeux qu'un fleuve dont le cours s'est détourné.

Chilpéric, plein de colère, vole vers Charles-Martel; on s'arme, on se range en bataille, la Neustrie combat pour les rois, l'Austrasie pour Charles. L'action s'engage, Chilpéric s'avance, il se bat, il est vaincu.

Cloîtres pieux, préau solitaire! où êtes-vous? Que n'ai-je dit: « Je veux mourir en ce lieu de refuge où Dieu seul a droit sur mon âme? Qui suis-je? Rien! L'univers le saura; on le lui dira. Lui dira-t-on que j'ai souffert, que j'ai lutté? »

Ainsi, dans le délire du sommeil, le prince touchait à l'avenir par cette affinité qui, parfois, lie le songe à la réalité. Il regardait sa propre image; il portait la couronne et le manteau des rois, mais une autre volonté enchaînait la sienne. A lui les splendeurs, la mollesse d'un char, les délices d'un palais. A Charles-Martel la toute-puissance qui donne la paix ou la guerre.

Et le songe de Chilpéric-Daniel, détruit et reconstruit vingt fois par les fantômes du sommeil, restait toujours inachevé. Il n'entrevoit pas de terme à sa souffrance.

Tout à coup un froid mortel glace tout son corps: une forte secousse rappelle ses sens à la vie; il s'éveille. La vision douloureuse a mis le comble à ses maux. Cherchant dans les vapeurs des siècles à venir quel rang lui était réservé, à quelle gloire ou à quel abaissement il était destiné, le fier descendant de Clovis avait cru voir une main injurieuse tracer avec le burin de l'histoire le nom de Chilpéric. Il s'était penché pour lire ces caractères ineffaçables qui tombaient d'une main infidèle. O supplice! les yeux du mérovingien, à travers un voile de larmes, avaient compté trois mots.

En trois mots devait se résumer devant les siècles toute une vie de souffrances, de désirs et de luttas: Chilpéric II... roi... fainéant! M^{me} DE STOLZ.

L'ÉPREUVE

NOUVELLE.

I

La Letha est certainement la reine des rivières, il ne manque à sa gloire que d'être connue géographique-ment, et cette gloire lui écherra quelque jour, lorsque les géographes seront poètes. Qu'on se souvienne ici que le Mississipi, le plus ventru de tous les fleuves, n'a de nom chez nous que d'hier! La Letha n'est point une mer, ni même un fleuve, c'est un peu plus qu'un ruisseau. Les arbres parfois s'entre-croisent au-dessus d'elle, et le cerf lancé la franchirait presque partout d'un seul bond. Mais elle est romantique comme tout le pays de Cornouailles, ce vieux nid de Celtes qu'elle traverse, et son nom d'ailleurs est si doux! Tantôt arrêtée dans son cours par de grands entassements des rochers barbus, elle bondit, et jette avec fracas ses flocons d'écume, tantôt elle s'encaisse entre deux rives escarpées. La rive, un peu plus loin, s'aplanit et le torrent mignon s'étale à son aise, formant à fleur de terre de petits lacs à travers lesquels le soleil se regarde et sourit. La Letha est claire comme un miroir, elle est vite comme un cheval de Perse, elle est toute parée de verdure, et les herbes qu'elle écrase dans sa course folle parfument coquettement ses eaux et ses bords. Un double étage de collines, ici coupées à pic, incultes, sauvages, là doucement arrondies et toutes boisées, s'élève à l'entour. Les ajoncs gémissent sur la lande voisine, l'herbe frémit, la rivière babille, les grands bois murmurent. Pas d'autres soupirs que ceux de la nature, pas d'autres bruits.

Hélas! l'amour de ses semblables est sans doute une vertu plus que jamais nécessaire à l'homme en général, et en particulier au Bas-Breton, puisque, sur le bord de la Letha même, il ne saurait plus faire un

pas sans en rencontrer quelques-uns. Ce lieu charmant, dans vingt années peut-être, ne sera plus une solitude; on y voit déjà des Anglais. A la fin du quinzième siècle c'était un désert. Quelquefois les jeunes Basses-Brettes, de la ville la plus proche, remontaient le cours de la rivière, y cherchant un endroit ombrueux, pour se baigner. Ces naïades des plus rustiques remplissaient les échos de leurs cris un peu virils et puis elles s'éloignaient, la partie faite, et le silence n'était plus troublé de toute la saison. Aucune habitation ne s'était assise sur les bords de la Letha; les hameaux se méfiaient encore de cet enfant gâté de ruisseau. De loin en loin, de lieue en lieue peut-être, apparaissait un moulin, mais toujours abandonné, car le torrent à ses colères: elles brisent les bonnes roues qui moulent le pain des hommes, et la Letha se moque des meuniers. Sur les pentes qui regardent l'eau paissaient isolément quelques moutons noirs, et les loups y passaient souvent.

Pour un voyageur atteint de quelque mélancolie, c'était une excursion unique que celle à faire sur les bords de la Letha. Dix grandes lieues, le petit fleuve court, se précipite, animant à lui tout seul ces âpres campagnes, et mugit, et bouillonne, et s'apaise un peu plus loin. Tout à coup, vers le milieu de sa course, après s'être irrité longtemps contre un lit de rocs obstinés, il retombe de vingt pieds dans un large bassin de sable. Là, caressant un lit enfin docile, il s'étend comme avec bonheur et forme la plus belle et la plus vaste de ces nappes d'eau dont nous parlions tout à l'heure. Des deux côtés, des berges planes et verdoyantes s'étalent en prairies jusqu'au pied des collines qui les encaissent profondément. A droite, un petit ruisseau sourd lentement d'une gorge étroite, et vient, en se plaignant, apporter à son aîné le mai-

gré présent de ses eaux. A l'extrémité de la prairie commence un petit bois épais, impénétrable. De toutes parts l'horizon est fermé par du granit. En ce pays sauvage on eût en vain cherché, même il y a deux cents ans, quelque site plus rude, plus de solitude et d'austérité.

Et cependant cet endroit, qu'on nomme *Kernevel*, était le seul, sur les bords de la rivière, tout près duquel on pouvait alors rencontrer une maison, ou quelque chose d'approchant, et des hommes. La gorge qui laissait échapper le ruisseau servait, en même temps, de sentier pour arriver, sans graver le roc et sans braver les ajoncs, à l'autre côté des collines, dont les pentes opposées étaient, au reste, plus douces. Là, au bord du ruisseau, au sortir de la gorge, derrière un épais rideau de hêtres, en avant d'une châtaigneraie, on apercevait un amas de constructions véritablement primitives, devant lesquelles l'archéologue le plus inventif et le plus opiniâtre aurait perdu toute son audace et tout son latin; c'était un rustique pâté de masures, construites avec de l'argile et de la paille hachée; au milieu, une ferme, sans doute, une maison en vraie pierre (ô luxe coupable!), et quelques bâtiments d'exploitation sans le moindre vestige de terres cultivées à l'entour. Puis un vaste mur d'enceinte en pisé, mais autrefois épais d'une toise, écroulé d'ailleurs en maint endroit et ne se soutenant en flanc que par la protection manifeste du dieu de l'équilibre. Enfin, à l'un des angles de ces fortifications bizarres et ultra-pacifiques, comme pour les flanquer dignement, une fuie gigantesque avec ses créneaux imitatifs, avec ses écussons armoriés et tous ses nobles insignes, une fuie seigneuriale, et du reste, parfaitement peuplée. Evidemment ce n'était pas là un nid de roture; mais que cela ressemblait à un pauvre nid! L'honnête et nécessaire demeure de ce bon roi d'Yvetot, qui aime si fort ses sujets et qui n'eût jamais d'autres ministres que son âne, devait porter aussi toutes ces féodales enseignes.

Le personnage qui sortait en ce moment des ruines de *Kernevel* rappelait exactement le roi débonnaire. Il marchait, il trottnait plutôt, trébuchant à chaque pas contre une pierre, et, sans cesse menacé par la chute de quelque pan de mur, il maugréait; il s'efforçait de faire comprendre à ses petites jambes qu'il était urgent d'aller vite. C'était une grasse encolure que la sienne! Possesseur, au reste, de la plus honnête mine du monde, il s'étudiait en vain à la rendre fière. Sous son costume vraiment original, une noble arlequinade dont les deux règnes précédents et le règne actuel avaient également fourni les modèles, avec sa fraise Henri IV, son long chapeau Louis XIII, et le juste-au-corps du temps, avec son grand manteau jadis écarlate, et sa formidable rapière dont la pointe battait les cailloux, il faisait grand peur aux oiseaux et remplissait tout le chemin. Gentilhomme de cape et d'épée! si la cape était ample, le gentilhomme était large; si l'épée était vieille, le personnage avait cessé d'être jeune, etc'était pourtant plaisir que de le voir porter si aisément le poids immense de sa vie. Lorsqu'il eut dépassé l'endroit le plus caillouteux du chemin, il s'arrêta pour reprendre haleine, et n'étant plus forcé de veiller à la sûreté de sa courte personne, il se mit à penser, tout comme un homme ordinaire. Son bon visage s'illumina d'un sourire intime qui peu à peu se fit jour jusque sur ses

lèvres. Et alors il reprit sa marche, battant la terre d'un pied presque alerte et se frottant les mains.

« Non, disait-il, cela n'est point indifférent d'être le cousin du roi... par les femmes, il est vrai... Hé... les femmes nous ont donné la grande duchesse Anne... et la Vierge Marie... Il faut bien que les nobles gens aient des mères... par conséquent. »

Il recommença alors à compter sur ses doigts sans mot dire et tout en marchant. Il s'y reprit même à deux fois, car le sire de *Kernevel* n'était point un Barème. A la dernière il ne passa que le pouce et l'index...

« Vingt-un, s'écria-t-il enfin, au vingt-unième degré. Le grand baron Alain de *Kernevel* était cousin à ce degré-là de la reine Claude... la parenté est rompue, mais il reste l'alliance, et nous avons une fleur de lis dans nos armes... oui... oui, si ma nièce voulait me croire.... Oh! ces fillettes! tête légère, bon cœur, du reste... Nous dégénérons!... Des titres, mon bon oncle, nous en avons bien assez, et il contrefaisait la voix d'une jeune fille. C'est de l'argent pour nos pauvres, que nous n'avons pas. Je le crois bien que nous en manquons! Et que fait cela? cousin d'un grand roi! malepeste! avons-nous besoin d'être riches?... »

Un vilain railleur de corbeau qui passait lourdement au-dessus de la tête du gentilhomme poussa un cri perçant. Le chevalier de *Kernevel*, vivement offensé, porta la main à sa rapière, puis, la réflexion lui revenant, il se mit à rire. Il s'engageait en ce moment dans la petite gorge, un sombre chemin bien fait pour épouvanter une conscience moins assurée que la sienne. Mais son rire en faux bourdon résonnait si allègrement sous le rocher que le bruit de la cascade ne réussissait point à le couvrir. Cette fois, sérieusement essoufflé d'avoir ri, il s'assit avec de grands efforts sur la berge verte, et passa quelques minutes à chercher cette haleine rebelle qui lui échappait si souvent. Ses regards se portèrent sur la Letha : ce fut au tour de sa gaieté de s'envoler à tire d'ailes.

« Oh! oh! murmura-t-il en contemplant les rives tourmentées du torrent, tout cela est bien aux *Kernevel* par la grâce de Dieu. Fonds de roche, hélas! plutôt que fonds de terre!... Bah! reprit-il avec une nuance de philosophie, la main de Dieu un jour y apportera de l'engrais, car les *Kernevel* sont de vrais chrétiens. Mais Marguerite, ma belle nièce, la fille de mon frère le baron, n'a qu'un manteau de serge. Au moins si nous avions du *droquet*... »

Il s'arrêta brusquement, il écouta. C'était bien le pas d'un cheval qui résonnait sur le sommet de la colline; des cris déchirants en partaient. Le sire de *Kernevel* leva la tête, et l'objet le plus lamentable du monde frappa tout à coup ses yeux. Au beau milieu des ajoncs et des houx, parmi les rochers, ruant à désarçonner un dragon du roi, hennissant au risque de passer pour braire, trottait un quadrupède du pays, ni âne ni cheval, caparaçonné pourtant et sellé, si ce n'est qu'il avait réussi à se mettre la selle sous le ventre. Et sur cette bête il y avait un homme, une ombre noire plutôt, qui ne semblait avoir été perché si haut que par un cruel jeu de la nécessité et qui ne s'y maintenait que par miracle. Le pauvre homme criait de toute la force de ses poumons; il se signait et criait aussitôt plus fort. La bête courait tout droit au versant de la colline, elle était prise d'une idée, comme

disent les gens du pays, et les coups n'y pouvaient rien.

« Monsieur, monsieur! vocifera le cavalier en apercevant à cent pas au-dessous de lui le sire de Kernevel; monsieur, que cette bête est rétive... ne pourriez-vous m'obliger de l'arrêter un moment?

— Palsambleu, murmura M. de Kernevel, voici un grand maladroit. Et il essaya de se lever; mais le digne gentilhomme était assis les jambes pendantes; elles étaient lourdes, il lui fallait du temps pour les ravier.

— Monsieur, monsieur! continuait le pauvre homme en détresse, arrêtez-la, que je m'y affermis... Mais, vraiment, il faudrait monter jusqu'à moi... je ne peux descendre dans cet abîme... Le malheureux touchait presque à la pente fatale.

— Monter! cria M. de Kernevel, qui se mettait enfin debout... Monter! monsieur, je le voudrais; et à son tour il considérait la terrible escalade. Mais réfléchissez, monsieur, que j'ai précisément à faire pour arriver à vous le contraire de ce que vous avez à faire pour arriver à moi... Et j'oserais presque dire qu'il vous serait plus aisé...

— Au nom du ciel, monsieur... La maudite bête allait toujours.

— Morbleu! pressez moins les jambes! s'écria le chevalier, serrez les rênes, vertubleu! Tenez, c'est cela... voyez-vous... Dieu soit loué, je ne monterai point. »

La bête en effet venait de se débarrasser de l'homme. Elle l'avait posé fort peu délicatement sur une touffe d'ajoncs. Le gentilhomme vit bien que le maladroit en serait quitte pour quelques égratignures.

Moté! faisait-il plaintivement... Et il se releva tout d'une pièce comme un automate mû par un ressort secret. Il allongea sur lui-même ses deux grands bras, qui auraient dû donner quelque idée du télégraphe aux inventeurs de son temps, il se tâta scrupuleusement des pieds à la tête, par derrière et par devant...

« Allons, dit-il avec une grimace de satisfaction... Au diable sois-tu, méchante bête! car ce n'est pas ta faute si je porte encore sur mes épaules la tête d'un homme de loi... Eh bien! monsieur, cria-t-il à M. de Kernevel, qui le regardait curieusement d'en bas, ne voulez-vous point monter?

— Ah! morbleu c'en est trop! s'écria le gentilhomme et je crois, l'ami, que vous vous moquez.

— Monsieur, répliqua l'homme noir d'une voix mesurée et tout en calculant sournoisement la hauteur de la colline, monsieur, je plaisante rarement. La vie ne m'a point été donnée pour en perdre les courtes heures à de vaines plaisanteries qui ressemblent au bruit des souris grignotant, dans mon étude, les dossiers de mes clients. Je ne suis pas jovial, moi, je suis procureur. »

Ce disant, l'homme noir prit un grand parti, il s'assit à l'endroit qui lui parut le moins épineux et le plus propice, et il se laissa couler jusqu'en bas sur le dos et sur les mains.

« Ah! monsieur, dit-il en se redressant devant M. de Kernevel qui l'attendait avec humeur, si les plus grands processifs n'avaient que de pareils sentiers pour arriver au séjour des lois, nous autres robins nous serions de pauvres gens! »

Le chevalier allait répondre : le bruit d'un galop précipité retentit encore sur la colline... Un autre

cheval portant un second homme noir apparut au sommet, mais c'était un vrai cavalier que le nouveau venu. Il parcourut du regard toute la largeur de la pente, puis apercevant vers le milieu un étroit sentier qu'un dénicheur d'aigles n'aurait pas suivi sans précaution, il y lança son cheval, au risque de se rompre vingt fois les os. En deux minutes, il fut arrivé sur la berge. Là il s'arrêta tout court, et sauta lestement à terre.

« Bien, très-bien! lui cria le chevalier qui se pâmait d'aise; vous n'êtes pas procureur au moins. »

Le jeune homme s'aperçut alors que sa robe retroussée jusqu'à sa ceinture laissait voir des bas de soie blancs et des culottes de satin bleu qui ne sentaient point l'homme de loi; il la rabattit vivement.

« Vous vous trompez, dit-il, avec une gravité superbe, l'homme que voici est mon clerc.

— Après tout, fit naïvement le chevalier, ce peut être un bon clerc pour aller à pied... mais quand il se faut mettre en selle...

— Monsieur, reprit le jeune homme, c'est au noble chevalier de Kernevel que notre honorable destin nous fait parler en ce moment? »

M. de Kernevel se campa fièrement sur sa jambe droite et drapa son manteau. « A lui-même, dit-il.

— La noble damoiselle de Kernevel votre nièce...

— Très-haute et très-puissante dame Marguerite de Kernevel, baronne de Kernevel et de Lothaca, dame de Keriskercadec...

— Monsieur le chevalier, interrompit le jeune procureur, M. le marquis de Kernevel votre frère aîné a cessé de vivre... Son fils avant lui avait été tué. Par testament le marquis a institué la noble damoiselle son universelle légataire... Eh bien! qu'avez-vous?

— Mon frère et mon neveu sont morts, dit le gentilhomme; ils ne m'avaient jamais aimé... Que Dieu garde leurs âmes... Ma nièce, ma petite Marguerite, est riche à présent. Cette richesse est achetée trop cher, monsieur le procureur... Mais c'était la volonté de Dieu... Suivez-moi donc, » reprit-il... et un gros soupir lui échappa.

Le procureur et son clerc le suivirent en silence. Lorsqu'il fallut rentrer dans la petite gorge, le prétendu clerc saisit son patron par la robe...

« Monseigneur, lui dit-il à l'oreille, vous connaissez le respect que je vous porte... Hélas! vous faites là, si j'ose le dire, une véritable équipée...

— Taisez-vous, M. Franceur, lui répondit rudement son compagnon. Vous êtes ici à mon service... Monsieur le chevalier, reprit-il, on craint qu'il n'y ait un codicile.

— C'est votre affaire, répondit M. de Kernevel avec indifférence.

— Monsieur le marquis, insista Franceur toujours à voix basse... Vous concevez... mon amour-propre... mon âge!... Ne pourriez-vous donc me faire passer pour autre chose que votre clerc? Si j'étais au moins votre collègue...

II

Or la maison déserte de Kernevel s'était peuplée tout à coup comme par enchantement. Une heure auparavant, à voir ces masures sans vitres, presque sans toit, basses et tristes comme des tombes, on

aurait dit un cimetière. C'était une ruche alors, pleine de bourdonnements et même de chansons. Bien fol en effet eût été celui qui aurait cru les Kernevel sans tenanciers ou sans vassaux. Ils en avaient, et beaucoup. Ces vassaux seulement étaient si pauvres que leurs seigneurs n'en pouvaient rien tirer que du respect, et pour cultiver les terres du baron les paysans ne manquaient que de charriures. Ce jour-là, c'était le dimanche : tous les habitants du manoir s'étaient rendus, en une seule troupe, fidèle et recueillie, au service divin, dans le bourg le plus proche, car depuis vingt années le maître n'entretenait plus de chapelle. Les braves gens étaient de retour à cette heure de midi. Ils avaient bien songé à passer sans jeûne le jour de fête et de sainte réjouissance. Mais désespérant sans doute d'y parvenir, ils avaient pris le parti de tromper par quelques joies innocentes les légitimes désirs de leurs estomacs. Ils jouaient à la soule et ils chantaient... comme des cigales.... auraient-ils pu imiter les tourmés ?

On joue à la soule, en Bretagne, depuis Tonan Mériades pour le moins, et nous avancerions volontiers que le grand roi lui-même fut l'inventeur du jeu national, aussi national vraiment que la bouillie de sarrasin. Mais la soule n'est point un jeu sans danger, lorsque l'amour-propre un peu rude des joueurs vient à s'aiguillonner, et souvent, pour une balle vaillamment conquise, il y a plus d'une tête cassée. De sa voix aussi douce à des oreilles de Bretons que le murmure de la Letha, mademoiselle Marguerite de Kernevel pria bientôt ses chers serviteurs de terminer la partie.

Mademoiselle de Kernevel était une blanche personne de dix-neuf ans, ce qui certes est un âge sans pareil. Elle avait des yeux brillants et doux, le pur miroir d'une belle âme apparemment. Ses cheveux châtain clair, si riches et si épais qu'elle n'en pouvait relever qu'une partie, encadraient son visage de la plus gracieuse façon du monde. Sa taille était élégante : on ne pouvait lui reprocher peut-être qu'un peu d'embonpoint. Mais ce léger défaut charmaient les yeux du chevalier, et puis Marguerite ne perdait rien à ressembler à la déesse Hébé plutôt qu'à une sylphide. Avec tout cela, d'ailleurs, elle laissait échapper d'elle-même comme un parfum de noblesse et de fine bonté ; elle possédait enfin cette intime majesté du cœur, le plus rare des dons naturels. Telle qu'elle était alors, Marguerite devait passer pour fort belle, et je vous le dis en vérité, elle n'en savait rien.

Ses paysans, qui l'adoraient, se turent aussitôt qu'elle eut parlé. Il y avait là, dans cette grande cour presque vide, quelques misérables tas de paille provenant de la dernière récolte : ils s'y assirent en silence, car le Bas-Breton converse peu ; il crie, il chante, il s'agite ou il rumine. Les robustes mères prirent place sur le seuil de leurs portes et regardèrent jouer les petits enfants. Au près d'elles, le plus instruit de tous les hommes du canton, une sorte de bon sorcier, prit un livre de prières écrit en bas-breton : les pères alors se rapprochèrent, et tout le monde écouta pieusement la lecture. La demoiselle rentra dans la maison : et ce demi-silence, troublé seulement par le nasilleux monotone du liseur malhabile, aurait pu durer ainsi jusqu'au coucher du soleil. Mais tout à coup, un marmot roux et trapu qui chevauchait sur le mur, poussa un grand cri. Hommes et femmes levèrent

les yeux d'un seul mouvement, et, par la grande porte toujours ouverte, faute de battants, qu'aperçurent-ils ? Deux étrangers, deux Français sans doute !... Il y avait cinq ans au moins qu'on n'en avait vu à Kernevel.

Le maître du manoir entra dans la cour avec ses deux hôtes. Le premier procureur ou le clerc marchait sur ses pas. Le second le suivait à quelque distance en examinant les lieux. Or, le bon chevalier avait, en cet instant, la mine rébarbative, ce qui ne lui était point arrivé depuis le dernier accroc qu'il avait fait à son manteau rouge, six ou huit mois auparavant. Sa pensée se trouvait être en effet fort complexe : « Mon frère est mort, se disait-il en soupirant. Mais pourquoi le second procureur a-t-il des culottes de satin bleu ? » L'œil de loup-cervier de celui des vassaux qui savait lire reconnut des hommes de loi dans les deux étrangers ; il le dit à voix basse autour de lui. Tous les paysans inquiets se levèrent et le premier procureur, qui venait de prendre le devant, recula de peur en apercevant une rangée de visages basanés qui lui montraient les dents. Son compagnon, au contraire, s'arrêta complaisamment devant la troupe sauvage ; il se mit à sourire. Le sourire est chose communicative : ces bonnes gens s'étaient déridés déjà, lorsque le baron de Kernevel, sortant de sa rêverie, rappela ce personnage singulier, qui semblait mener si galamment la procédure, ce procureur qui portait un gentilhomme sous la doublure de sa robe noire et qui, dans ce moment même, tout en examinant en connaisseur les vassaux du baron, s'occupait à saupoudrer de fin tabac d'Espagne son solennel et vilain rabat.

M. de Kernevel introduisit lui-même les deux étrangers dans une salle basse, en les avertissant qu'il y avait eu autrefois des marches pour y descendre, et qu' alors on n'y trébuchait point sur le seuil. Cette pièce, grande et froide d'aspect, était en outre presque nue. Il n'y avait aucun autre meuble que des chaises, une table de bois couverte d'un mauvais tapis, et d'immenses chenets dans la cheminée. Le plus vieux des procureurs se retourna vers son compagnon et lui fit une moue significative ; mais les yeux de celui-ci avaient déjà trouvé à s'employer beaucoup mieux qu'à inventorier le mobilier de l'appartement. Car la nouvelle habitante de cette demeure qu'il y rencontra lui sembla du premier coup quelque chose de bien différent de ce qu'il y avait vu jusque-là. Lorsqu'ils étaient entrés, elle avait souri silencieusement à son oncle ; son regard étant alors tombé sur le jeune homme, d'un geste rapide elle arrangea son voile de façon à le ramener à moitié sur son visage ; sa taille ressortait gracieusement en dépit du corset mesquin qui l'emprisonnait, et sa robe était trop courte pour cacher deux pieds mignons qu'elle avait appuyés sur la barre de la table. Elle ne voulait décidément ni lever les yeux, ni parler. Les deux hommes de loi se taisaient de même ; le chevalier, épuisé par sa course et par son émotion, s'était laissé tomber lourdement sur une chaise.

« Mon pauvre frère ! murmurait-il... mais pourquoi ce jeune procureur... ? »

Le jeune homme qui préoccupait si fort le bon seigneur, commençait aussi à embarrasser étrangement Marguerite. Elle n'avait pu s'empêcher de prendre à travers son voile quelque connaissance de sa per-

sonne si mal habillée ; elle avait même été forcée de remarquer qu'il était parfaitement beau. Mais aussi quelle hardiesse singulière dans un personnage de son état ! car son costume avait dit à la jeune fille qu'il n'était pas gentilhomme. Impatient sans doute d'apercevoir le visage de la damoiselle, il tournait indiscretement autour de la table ; et, quoique exécuté de loin, ce manège était trop sensible. Son compagnon, n'ayant rien à faire, avait imaginé de suivre chacun de ses pas. Seulement, comme il n'était point aussi presté à se détourner, lorsque Marguerite venait à faire quelque mouvement du côté où elle se sentait observée, il devait finir par se trouver tout à coup trop près d'elle. La jeune fille enfin leva les yeux : elle fixa pour la première fois cette face jaune et rectangulaire ; elle jeta un éclat de rire si franc, si prolongé, que le chevalier se réveilla en sursaut.

« Marguerite de Kernevel, dit-il en se levant, M. le marquis de Kernevel, votre oncle et mon frère, vient de mourir.

— Et vous en héritez, mademoiselle ? » s'écria précipitamment le procureur.

Elle ne répondit rien.

« Vous en héritez ? reprit-il.

— Dieu me pardonne, » dit lentement Marguerite.

Et je risais !...

« Prions, monsieur le chevalier. »

Elle se mit à genoux, le chevalier l'imita : tous deux ils récitèrent d'une voix profonde la prière des morts. Le jeune procureur sentit ses yeux se remplir de larmes ; il fit d'abord un brusque mouvement pour échapper à son émotion, puis il s'y abandonna presque aussitôt, et à son tour il s'agenouilla près de la jeune fille.

« M. le marquis, murmura son compagnon en se penchant vers lui, que faites-vous donc là ? Autant vaudrait leur dire tout de suite qui vous êtes. »

Le jeune homme se releva rapidement.

« Hé ! hé ! fit l'autre. Croyez-vous que ces gens-là soient sincères ?... On leur annonce un héritage, et ils pleurent ; cela n'est pas naturel, voyez-vous, monsieur. »

Le jeune homme saisit par le bras le vieux praticien. Il l'amena dans l'embrasure d'une fenêtre.

« M. Franceur, lui dit-il, si j'étais le roi, je vous ferais pendre pour médire ainsi de mes nobles sujets. Ce qui se passe ici n'est point de votre compétence. Retenez bien seulement le rôle que je vous ai assigné. Et d'abord, lorsque je vous interrogerai, vous me comprendrez à demi-mot, j'en suis sûr, car je vous tiens pour un madré compère. Ce n'est pas tout. Dans un instant va venir mon page, un jeune drôle de bonne maison. Il me remettra une lettre, je vous la passerai, et vous voudrez bien la lire. Cette lecture-là vous vaudra trois cent livres. Il y en aura cent de plus si vous vous taisez après l'avoir lue. »

Le chevalier de Kernevel et sa nièce se relevèrent le visage couvert de larmes.

« Marguerite, dit le vieillard, vous n'aviez jamais connu votre oncle ? C'était un vrai gentilhomme. Par exemple, je ne sais pourquoi il a pensé si fort à vous à l'heure de sa mort. Le jeune homme a dit vrai... Vous héritez du marquis, qui n'avait plus d'enfants.

— N'aviez-vous donc point entendu, mademoiselle ? fit le hardi compagnon.

— J'avais entendu, répondit-elle.

— Eh bien, mademoiselle de Kernevel, vous voici puissante et riche. Le marquis a laissé quinze cent mille livres... Et son fils, n'est-ce pas ?... Il s'est, ma foi, fait tuer en Flandre par un Allemand maladroit... Ces quinze cent mille livres sont à vous. »

En parlant ainsi, il suivait sur le visage de Marguerite la trace de sa pensée. Aucun signe de joie ne se manifestait en elle, et ses yeux ne brillaient point d'un éclat indiscret, au milieu de ses pleurs. Elle se tut longtemps, puis elle s'approcha du chevalier et lui parla à voix basse. Le vieillard sembla lui répondre d'abord avec feu. Peu à peu il cessa de la contredire, il sourit enfin à ce qu'elle disait.

« Oui, mon enfant, murmura-t-il, c'est le Dieu de charité qui parle en vous.

— Monsieur, dit-elle au procureur, ne connaissez-vous au marquis aucun autre parent qui soit pauvre ?

— Je connais mieux la parenté que personne, ver-tueux ! s'écria le chevalier, qui venait de réfléchir. — Marguerite, reprit-il, nous sommes de haute race... Cousins du roi, par la morbleu ! La richesse, vous le savez, rendrait de l'éclat à notre nom. C'est un devoir, mon enfant...

— Mon oncle, interrompit la jeune fille, j'ai votre parole. »

Il baissa la tête.

« Nous garderons cent mille livres, » dit-elle au procureur.

Le vieux praticien se mit à rire. Un regard de son compagnon glaça sa méchante gaieté.

« Et le reste ? fit le jeune homme.

— Nous le donnerons. »

D'un geste irréfléchi le gentilhomme déguisé débou-tonna sa robe, et ses inexplicables culottes réapparurent au regard émerveillé du chevalier, qui crut entre-voir en même temps cette fois une soubreveste brodée d'argent. Marguerite la vit aussi et demeura toute surprise. Mais déjà l'étranger avait ramené sur lui sa défroque noire. Il fit un geste d'impatience et regarda la porte.

A cet instant elle s'ouvrait. Un jeune clerc, de noir habillé comme son maître, entra, conduit assez rudement par des fermiers. Il fit à toute l'assistance un salut d'une effronterie singulière, puis il courut au plus jeune des deux hommes de loi et lui remit une lettre que celui-ci passa à son compagnon.

« Confrère, s'écria le vieux praticien d'une voix dolente, la fortune est bien aveugle. Et voilà les spectacles auxquels elle nous condamne sans cesse, nous autres gens de loi. Ce digne gentilhomme, cette noble dame... la richesse aurait été dans leurs mains comme une fontaine de bénédiction, mais voilà que le jeune marquis s'avise de revivre !

— Mon cousin n'avait pas été tué ! s'écria naïvement Marguerite, que le ciel soit béni !

— Pauvre enfant, dit le chevalier, nous l'avions pleuré, lui aussi, sans le connaître.

— Un jeune aventurier ! un prodigue ! une tête impérieuse et folle ! continua le procureur. Il dilapidera les grands biens de son père...

— Taisez-vous, monsieur ! s'écria fièrement le chevalier. Ma nièce, reprit-il, j'irai embrasser le jeune homme. Quant à ce qui nous regarde, je crois bien que vous prendrez votre parti comme moi-même. Je l'avais toujours pensé, voyez-vous, que nous autres

cadets de Kernevel, nous ne pourrions être enrichis que par Dieu ou par le roi. »

Le jeune procureur essaya furtivement une nouvelle larme qui coulait de ses yeux hardis. Il salua mademoiselle de Kernevel et le chevalier. A l'instant après, il remontait à cheval avec ses deux compagnons.

« Hé ! hé ! fit le praticien lorsqu'ils eurent dépassé la lande fatale où le matin il avait failli rester, à l'instar du vieux Prométhée, cloué sur les ajoncs ; hé ! hé ! monsieur le marquis ! »

Le marquis fit un signe à son page, le page lança sur la bête du procureur un terrible coup de fouet, et le procureur, rappelé par une ruade à la saine prudence, s'écria :

« Je ne dirai plus rien. »

Le marquis descendit de cheval. Cette fois il dépouilla tout à fait sa robe funèbre, et il apparut dans tout l'éclat de son costume de cour.

« Donne-moi mon épée, dit-il à son page. Et maintenant, monsieur Franceœur, que l'esprit de la procédure et que cet enfant vous conduisent. Pour moi, je demeure ; car l'épreuve que j'ai tentée est heureuse, et le marquis de Kernevel est converti. »

III

C'était le soir de ce magnifique jour d'été. Le soleil couchant se cachait derrière les hauteurs les plus lointaines ; l'ombre et la paix descendaient sur ces rudes campagnes. La surface du petit lac, dorée par les derniers rayons, réfléchissait comme un miroir les collines qui l'environnent ; elle n'était plus troublée que par le vol des martins-pêcheurs qui rasaient les ondes, et par les joyeux plongeurs des poules d'eau. De l'autre côté de la gorge, dans l'enceinte de Kernevel, où le jeu de la *soule* avait recommencé avec le soir, retentissaient quelques cris, et sur la rive opposée les voix des bergers rappelant leurs maigres troupeaux. La cascade poursuivait sa chanson éclatante, et lorsque le marquis de Kernevel sortit du petit bois qui s'étend à droite de la rivière, il se trouva seul sur la berge, ne songeant tout d'abord qu'à respirer à pleins poumons l'air libre et bienfaisant d'une belle soirée.

Il eut bientôt assez respiré, et il se mit à réfléchir. Comme il avait le cœur plein, il sentit le besoin de parler aux objets qui l'environnaient, et voici le discours que le noble marquis de Kernevel tint aux buissons de la rive et aux rochers de la Letha :

« L'espoir est certainement l'écho d'une voix divine qui résonne perpétuellement en toute âme humaine. J'ai bien fait d'espérer et d'attendre, j'ai bien fait d'éprouver cette jeune fille, car je sais à présent où un trésor est renfermé, et je n'ai plus qu'à mériter les clefs de la maison. Marquis, mon ami, tu aurais pu là-bas, à la cour, épouser quelque bel esprit ; mais ta sagesse t'avait dit ceci : Autant épouser ton écritoire. Je crois, impertinent, que tu t'étais permis de mal juger les femmes, lorsque ta mère n'avait que des vertus, lorsque la sœur que tu as perdue ressemblait à ta mère ! Tu t'étais promis de n'épouser qu'une fille pauvre, car tel est le devoir de tout homme riche. Mais tu avais peur qu'étant pauvre elle aimât trop la richesse, et tu croyais méchamment que ces brûlants

désirs de l'or et du luxe remplissaient tous les cœurs des femmes. Marquis, te voici bien puni.

» Ma cousine est un ange. Et pourquoi donc alors ne suis-je point tombé tout de suite à ses pieds, lui demandant pardon d'une feinte malséante qui peut-être l'offensera?... Je suis seul... je peux bien me le confesser à moi-même. Hélas ! c'est que je n'ai point osé. J'ai-je aujourd'hui trouver mon oncle ? Lâche marquis, n'iras-tu que demain ? C'est que si Marguerite refusait de me voir, je ne me contenterais plus de me faire passer pour mort, et je crois, morbleu ! que j'irais me faire tuer tout de bon ! »

A ces derniers mots il leva les yeux. Marguerite elle-même sortait de la petite gorge, entourée d'une troupe d'enfants. Ils bondirent de tous côtés sur la prairie. La rêveuse solitude se remplit tout à coup de leurs cris joyeux. Marguerite s'assit d'abord à surveiller leurs jeux, elle ne tarda point à s'y mêler elle-même. Elle riait de leurs rires argentins, elle courait au milieu d'eux, si preste et si légère, qu'elle semblait à peine fouler les herbes. Le marquis, caché derrière une cepée de hêtres, observait avec agitation cette scène charmante. Il allait, il venait, d'un arbre à l'autre ; il n'y tint plus enfin.

« Je ferai le tour de la colline ! s'écria-t-il ; elle ne me verra pas ! »

Et à son tour il partit comme un trait dans la direction de Kernevel.

Or, les jeux sur la prairie duraient depuis une heure. L'ombre s'allongeait de plus en plus sur la rivière, et Marguerite allait donner à toute la troupe blonde l'ordre du départ. Le chevalier son oncle apparut tout à coup près d'elle. Il amenait avec lui un beau gentilhomme brodé d'argent de la tête aux pieds. Marguerite tressaillit d'étonnement : aux dernières lueurs du crépuscule elle avait reconnu le jeune procureur.

Les enfants s'étaient tus et se groupaient autour de leur chère maîtresse, les yeux écarquillés, la bouche béante. Le chevalier s'approcha de sa nièce ; longtemps, bien longtemps il lui parla à l'oreille. Le marquis tenait la tête baissée, regardant sournoisement Marguerite, dont le premier mot allait décider de son sort. Elle s'avança vers lui, et il trembla.

« Mon cousin, lui dit-elle, ce que vous nous avez fait est mal. C'était presque une félonie ; mais je vous pardonne. »

Et elle lui tendit la main.

Le marquis de Kernevel ne voulut point qu'on abâtît le pauvre manoir pour construire à sa place une plus magnifique demeure. Mais les mesures de ses fidèles paysans devinrent des maisons, et tout est pierre aujourd'hui dans les ruines de Kernevel. Le marquis et la marquise négligèrent souvent leur château pour ce séjour plein de souvenirs. Lorsque, les beaux soirs d'été, tous deux ils se promenaient le long de la Letha, le marquis ne manquait jamais de demander pardon à sa femme d'avoir un instant douté d'elle, et puis ils causaient longuement de leur bonheur.

« Le mois noir (on nomme ainsi novembre en Bretagne) est décidément passé pour nous, disaient-ils ;

nous sommes à présent dans notre mois, notre saison des fleurs, et s'il nous survenait des orages, nous leur trouverions encore du charme. »

Le chevalier de Kernevel, heureux aussi, vécut vieux. Il découvrait chaque année un degré de moins dans sa parenté avec le roi, et la veille de sa

mort il avait presque établi qu'il était son cousin germain.

Malgré ces petites vanités, qui l'attachaient encore à la terre, il mourut en bon chrétien, en osant sourire à Dieu qui l'attendait.

H. PENNET.

SOUVENIRS

I

L'hiver avait été long et rude; la neige avait longtemps couvert la terre. Les pauvres dans leurs mansardes ou leurs chaumières, et les petits oiseaux dans les champs avaient eu bien froid, bien froid et bien faim. Sous l'abri misérable et dans la plaine, de nombreuses voix s'élevaient élevées vers Dieu, criant grâce et pitié, voix d'hommes et cris d'oiseaux; mais le vent du nord, sans doute, avait étouffé sous son gémissement lugubre les plaintes et les cris d'angoisse; ces deux créatures les plus chères au cœur de Dieu, l'homme qui prie et l'oiseau qui chante semblaient l'avoir imploré en vain.

Les jours sont bien longs quand la faim en compte les heures, et le soir est bien triste quand il s'écoule sans lumière et sans feu. Il y avait dans les mansardes et les chaumières un désespoir si grand, que la prière ne portant plus du cœur, n'y apportait plus de soulagement. Prier, c'est espérer encore, quelle que soit la grandeur du malheur dont on gémit, quelle que soit la détresse où l'on se trouve. Pauvres mères, pauvres petits enfants, qui comptez les minutes de ces longues journées et de ces soirs si sombres, pourquoi ne pleurez-vous plus?... Vos larmes se sont-elles taries comme votre voix s'est éteinte?... Que vos chéris sont pâles, jeunes mères, pâles d'une pâleur livide! Hélas! j'ai entendu la nuit dernière le cri lugubre d'un hibou, et les corneilles ont, pendant tout le jour, décrit des cercles sinistres autour de la chaumière... Est-ce le premier né ou sa blonde petite sœur qui demain ne souffrira plus et s'envolera pour aller bien loin, bien loin, partager le pain des anges et dire au bon Dieu le nom de sa mère?

L'hiver, c'est l'œuvre de Dieu, comme le printemps parfumé et l'automne riche et généreux; c'est pour la nature un temps de sommeil et de repos nécessaire à sa fécondité, toutes les œuvres de Dieu doivent être bénies! Mais quand l'hiver est rude et long, que de souffrances il cause, que de désespoirs il engendre!... Jeunes filles, pour qui l'hiver n'est qu'un temps de plaisirs et de fêtes, qu'une saison brillante et joyeuse, ou le bal succède sans cesse au bal, si vous saviez, si vous saviez!... Mais vous ne savez pas, vous n'y avez jamais pensé. Sans cela, n'est-ce pas, il y aurait moins d'âtres sans feu, moins de familles sans pain, moins de petits enfants sans langes? Non, vous ne savez pas, car vous êtes bonnes...

On était aux derniers jours de cet hiver si long et si rude; Pâques allait carillonner ses *alleluia* joyeux; quelques brins d'herbe verdissaient dans les jardins, quelques primevères ouvraient timidement leurs corolles parmi les brins d'herbe; le ciel avait des éclaircies où le soleil se montrait; enfin, le printemps venait, et les oiseaux essayaient leurs voix pour le saluer de leurs chants. Tout renaissait, et ceux-là même qui avaient le plus souffert, le plus désespéré, oubliant leurs souffrances, revenaient à l'espoir et souriaient à l'avenir.

Par une de ces premières matinées douces où tout s'essaye à sourire et à chanter, je suivais dans le ciel quelques nuages blancs courant à l'horizon se cacher derrière de hautes collines; à quelques pas de ma fenêtre, des oiseaux voletaient dans les branches d'un cerisier en fleur et d'un pommier centenaire qui élevait à côté du cerisier son tronc tortueux et moussu et ses branches encore toutes dépouillées de verdure: le grain et les insectes n'étaient plus cachés sous la neige, l'abondance était revenue, et avec elle les joyeuses chansons. Comme ils me paraissaient heureux! Tout à coup, j'en aperçus un, isolé, immobile, blotti sur une des grosses branches du vieux pommier; quel air de misère et de tristesse il avait! Ses plumes, peu nombreuses, étaient hérissées et sales; c'étaient de véritables haillons, de vraies guenilles d'oiseaux. Sa tête se penchait à toucher la branche où il était posé, et par instants il jetait un petit cri faible et triste comme la plainte d'un mendiant qui dit: J'ai faim! — J'aime le bonheur et son beau sourire, j'aime les cris joyeux des enfants et le chant des oiseaux; mais c'est pour tout ce qui souffre que j'ai les plus vives sympathies. Qu'une douleur passe à côté des joies que j'admire, je détourne la tête des joies et suis irrésistiblement attiré vers la souffrance... Ce n'était qu'un pauvre oiselet, mais y a-t-il une créature, si petite qu'elle soit, indifférente à Dieu? Il entend le chant du grillon de l'âtre, il aime l'insecte de l'herbe, il voit l'animalcule de la goutte d'eau... Est-ce bien à nous, après son exemple, de trouver quelque chose de petit et d'indigne?

Je cessai donc de voir et d'écouter la foule joyeuse et chantante pour ne regarder, pour n'entendre que le pauvre. Il était toujours immobile sur la branche; bien certainement il était malade! Je descendis et j'allai vers lui. Lorsque je fus au pied de l'arbre, il

fit un effort pour sauter sur une branche plus élevée et s'éloigner de moi : toutes les créatures faibles ont en l'homme un ennemi. Mais ses forces le trahirent, et ses ailes presque entièrement dépouillées de plumes ne pouvant le soutenir, il tomba.

Pour le prendre, je n'eus pas à le poursuivre longtemps dans l'herbe naissante, et je l'emportai chez moi, le caressant de ma main, le réchauffant de mon souffle; heureux d'espérer que je le guérirais et le sauverais; me promettant bien de ne le retenir prisonnier que jusqu'à ce que ses plumes soient repoussées et ses forces revenues. Je lui fis avec un morceau de ouate un nid bien chaud, et je plaçai à côté du nid, dans deux soucoupes, une poignée de grains de chènevis et de la mie de pain humectée de lait. Mais, s'il resta dans son nid, le petit oiseau ne toucha pas au festin que je lui avais servi. Sans doute il était trop affaibli pour songer à fuir, mais le treillage de la cage où je l'avais renfermé lui faisait refuser mes dons. La faim, avec la liberté ! cela n'est-il pas préférable, parmi la gent ailée comme chez les hommes, à l'abondance de la servitude ?

Plus tard, cependant, je réussis à lui faire manger un peu de mie de pain, puis je quittai la chambre. De retour, je le trouvai becquetant le chènevis. La cure était commencée, elle s'acheva. A quelques jours de là, il sautait en chantant dans la cage suspendue à la fenêtre, au beau soleil levant. Ses plumes étaient poussées, ses forces revenues... Je lui rendis la liberté. Il s'en alla, tout joyeux, se percher sur la plus haute branche du pommier, puis il s'envola dans l'espace immense, et je le suivis de l'œil et du cœur, écoutant sa chanson et lui disant adieu.

Je dois le confesser en toute humilité, cependant, j'étais bien un peu fâché de le voir partir si joyeusement, et je me souvenais trop du service que je lui avais rendu. Mais lorsque la reconnaissance est si rare chez les hommes, faut-il en demander aux oiseaux ? D'ailleurs, s'il était coupable d'oublier trop, ne l'étais-je pas, moi, de me souvenir tant ? La main droite ne doit pas connaître le bienfait répandu par la main gauche; le jour ne doit pas se souvenir du service rendu la veille. Mais je ne pensais pas à ces beaux préceptes de la charité chrétienne : j'avais oblié, je voulais qu'on s'en souvint; et, si je ne gardais pas rancune à l'oubli, j'étais au moins contrarié de le voir accepter si vite la liberté, et de l'aimer tant, alors qu'il m'aimait si peu, moi. Mêlé à nos actions les meilleures, il y a toujours un peu d'ivraie, et la pensée du *moi* se montre même, hélas ! dans le désintéressement !

Toutefois, la préoccupation de chaque jour, la tâche quotidienne à remplir, éloignèrent bientôt ma pensée du fugitif; et, oublieux moi-même, à peine eus-je le soir un regard pour la cage vide, et je me endormis doucement, je crois, sans songer que mon petit compagnon des jours précédents allait mal dormir, lui, sur une branche d'arbre; avoir froid et courir peut-être de grands dangers : tandis que les pinsons dorment, l'oiseau de proie veille et le chat guette.

Ainsi, j'étais presque devenu en quelques heures indifférent à mon petit protégé, et cela parce que je trouvais qu'il ne regrettait pas assez mon chènevis, mes soins et sa cage; qu'il jouissait trop joyeusement, trop pleinement des bonheurs que je lui avais préparés.

Le lendemain, à peine les premières lueurs de l'aube éclairaient-elles ma chambre, que je fus éveillé par deux ou trois coups secs frappés à mes vitres et suivis d'un bruit d'ailes. Mon fugitif me revient, pensai-je; et ramené de suite à lui reconnaître toutes les qualités, toutes les vertus que je lui avais déniées la veille, et surtout la gratitude, je cours lui ouvrir la fenêtre... Loin d'entrer, il s'enfuit. J'allais, par un revirement subit, l'accuser encore, mais, en le voyant, perché au sommet de l'arbre voisin, lustrer son plumage sous les gouttes de rosée que lui versaient les feuilles, sauter ensuite tout joyeux de branche en branche, comme pour essayer ses ailes engourdis peut-être pendant le sommeil; en l'écoutant chanter ce chant matinal que les oiseaux murmurent en s'éveillant, chant faible et doux, d'une harmonie mystérieuse comme celle de la prière que l'enfant récite en s'éveillant dans les bras de sa mère; en le voyant, en l'écoutant, j'eus regret de mon mauvais mouvement, et je me mis à penser qu'à cette voix si belle, à cette aile si agile, il fallait l'espace immense sous le beau ciel bleu.

Je désirais cependant que le charmant petit pinson (ai-je dit que c'était un pinson ?) ne s'en allât pas trop loin porter ses chansons, chercher une compagne et bâtir son nid. L'espace et le ciel bleu, ne les aurait-il pas près de moi, dans mon jardin ? Les arbres du jardin sont beaux, me disais-je, pourquoi s'en irait-il au loin ? Où l'on a souffert, c'est là qu'il est doux d'être heureux. Et dans l'espoir de l'attacher à mon jardin, à mes arbres, je pris du pain que j'émiettai sur la fenêtre; du crin, de la laine et de petites plumes que je jetai au vent dans le jardin. Au lieu d'être obligé de chercher laborieusement tout le jour l'insecte et les grains dont il se nourrirait, de voler de buisson en buisson dans la plaine pour y recueillir quelques fils de crin et de laine, et amasser lentement, brin à brin, les éléments de son nid, peut-être préférera-t-il manger sur ma fenêtre la provision que j'y placerai pour lui; trouver là, tout réunis, les matériaux de sa maison, et, vivant ainsi, sans travail et sans soucis, pouvoir chanter tout le jour, se balançant au sommet de mes arbres... ses chants égalaient mes travaux, sa joie me serait douce...

Était-ce bien cependant ce que je faisais là ? n'était-ce pas tenter ?... Le travail est la mission de l'homme, n'est-ce pas aussi la mission de tous les êtres, de toutes les créatures, même des plus faibles ? La religion condamne la paresse, la morale flétrit l'oisiveté, et l'étude de l'histoire naturelle nous montre que Dieu a donné sa tâche à chaque créature; que l'insecte a son devoir à remplir, et que, si faible qu'elle soit, l'action qu'il accomplit concourt à l'harmonie générale...

Mais si le travail est la loi de la nature et la mission de chaque être, s'ensuit-il que celui qui possède doive fermer la main à celui qui n'a rien, en lui disant durement : Travaille, acquiesce ? L'aumône, comme le travail, est la loi de Dieu, mais l'aumône est la loi du cœur de Dieu. Malheureusement, donner n'est pas toujours faire l'aumône, donner n'est pas toute la charité. Ce n'est pas même quelquefois de la charité, hélas ! Il faut donner avec son cœur, ou plutôt donner son cœur, et la pensée qui répandait mes dons devant le petit oiseau était mauvaise.

L'appât déposé sur ma fenêtre, je me retirai au

fond de la pièce. Mais malgré cette précaution, le petit oiseau ne venait pas, je le voyais toujours, volant de branche en branche; seulement son chant n'avait plus les mêmes notes, ce n'était plus un prélude d'une harmonie vague, indécise; c'étaient des cris perçants, joyeux, répétés incessamment comme des cris d'appel. Peu à peu d'autres oiseaux vinrent, en effet, se percher auprès du petit pinson. Il vola alors vers ma fenêtre, mais d'arbre en arbre, par bonds successifs, y arriva enfin, et se mit à becqueter les miettes de pain et les graines, jouant plutôt qu'il ne mangeait et jetant toujours ces cris, auxquels vingt oiseaux avaient répondu... Peu à peu, un à un, ses compagnons vinrent le rejoindre; c'était plaisir de les voir tous ensemble, becquetant et criant.

Lorsqu'ils eurent emporté le dernier grain et se furent tous envolés, je revins à ma fenêtre. Tous, à peu près, étaient perchés sur les arbres les plus rapprochés. Ils semblaient vouloir me remercier par leurs chansons joyeuses. Comme j'eus honte alors d'avoir donné *pour moi*, et non *pour eux*! Pour un peu de pain et quelques graines, que de joies, me disais-je, que de mercis à Dieu!... Et que serait-ce si c'était un de ces êtres que Dieu a appelés ses frères, qui dit à l'homme ces mercis pour une aumône, qui montrât cette joie?... Heureux sont ceux qui donnent! me dis-je... et tristement : Heureux surtout sont ceux qui donnent leur cœur!

Le lendemain et les jours suivants, pendant assez longtemps, je me levai à l'aube pour répondre aux premiers cris de mes oiseaux et leur donner à déjeuner. Le petit pinson amenait chaque jour compagnie, et je ne craignais plus que mes dons devissent un encouragement à la paresse, une cause à l'oisiveté. J'avais pu remarquer bientôt que chacun ne prenait que peu. Si mes ressources un jour étaient faibles, un petit nombre les partageait; si un autre jour je donnais beaucoup, la foule accourait de tous les arbres du voisinage. Puis, les dernières parcelles de pain, les dernières graines ramassées, je voyais les petits pauvres chercher, les uns les chenilles sur les arbres fruitiers, et les autres glaner patiemment le grain oublié dans le sillon ou jeté çà et là par le vent.

Je les aimais et il me semblait qu'eux me connaissent et m'aimaient aussi; mais c'était mon fugitif que je chérissais entre tous, et il me le rendait, je vous assure. — En le retrouvant chaque matin sur

mes arbres, je n'avais pas craint longtemps qu'il s'en allât bien loin et m'oubliât. Et lui, rassuré sans doute sur mes intentions à l'égard de sa liberté, se montra bientôt apprivoisé et confiant. Il venait souvent, et même lorsqu'il n'avait aucune graine à y recueillir, se promener sur l'appui de ma fenêtre; plusieurs fois il s'hardit à sauter dans la chambre, et un jour même que j'étais immobile à rêver dans mon vieux fauteuil, il osa, le charmant audacieux, venir se percher sur mon épaule.

Bientôt aussi je pris plaisir à le voir ramasser brin à brin le crin et la laine que je jetais de temps en temps dans le jardin, et se construire un nid sur le pommier où je l'avais la première fois aperçu, tremblant, blotti, malade. Son instinct lui avait-il révélé ce que je voulais qu'il devinât, qu'il serait plus heureux là, sur cet arbre, dans ce jardin où il avait souffert, ou bien avait-il compris que je l'aimais, et voulait-il rester près de moi?...

Hélas! ce n'est pas lui qui est parti, mais moi. Il avait pris une compagne parmi les *oiselles* du jardin, il avait bâti son nid sur mes arbres. Plus tard, je m'étais plu à voir les soins qu'il prodiguait à sa compagne pendant qu'elle couvait, et, en le voyant si bon, mon affection pour lui avait redoublé. Plus tard encore, j'avais été heureux d'interrompre de temps en temps mes travaux pour placer sur ma fenêtre du pain humecté de lait qu'il venait chercher pour la couvée éclosée. J'avais souri ensuite et applaudi aux premiers essais que les petits avaient faits de leurs ailes, et un jour il m'avait fallu partir... Cher petit pinson que j'aimais, à qui j'avais appris à m'aimer, et vous, ses joyeux compagnons, les charmants convives de mes pauvres festins, vous êtes tristes, n'est-ce pas, de voir ma fenêtre toujours fermée? vous ne chantez plus si joyeusement sur mes arbres? vous n'accourez plus le matin vous réunir sur les branches du vieux pommier, où d'ailleurs le petit pinson ne vous appelle plus sans doute?... Et l'hiver prochain, si la neige couvre encore longtemps la terre... au lieu de vos cris joyeux, vous jetterez autour de la maison déserte des cris de détresse que je n'entendrai plus... Je ne serai pas là pour balayer la neige et vous jeter du grain, et si quelque'un balaye à ma place la neige et jette le grain, craignez un piège, fuyez!.... vous y péririez, charmants petits oiseaux, cher petit pinson que j'aimais!

Ex. D.

Enigme Historique.

Je trouvai dans mon propre frère un persécuteur, et l'ennemi le plus redoutable de ma nation devint pour moi un père. Né sous l'empire du croissant, la

croix devint mon asile. Fait pour commander à Constantinople, je vécus dans une captivité assez douce, à Rome et en France..... Qui suis-je?

LE PONT DE MOUSSE

A AVÈZE (CÈVENNES) (1)

Dans une gorge reculée
S'ouvre et traverse la vallée
Une arche au cintre verdoyant,
Qui d'une source cristalline
Transmet de colline en colline
Le flot léger, frais et bruyant.

A travers la mousse et les lierres,
L'intervalle de quelques pierres
A son faite laisse épancher
Une onde que le vent disperse
Aux gazons, où l'osier se berce
Aux flancs polis du noir rocher.

Sur le gravier qu'un pré couronne,
Le flot s'agite, tourbillonne
Et s'étend, limpide miroir
Qu'effleure en fuyant l'hirondelle,
Où voltige la demoiselle,
Où frémit la pourpre du soir.

Puis, aux parois couvertes d'ombre,
Dans le ravin sauvage et sombre
Par la dure pente entraîné,
En gémissant il précipite
Le bouillonnement et la fuite
De son courant désordonné.

Comme un éclair, au roc qui fume
Brille un instant la blanche écume
Dont l'éclat se perd dans la nuit,
Et de l'eau qui chantait si pure
Il reste à peine un sourd murmure
Qui s'éloigne et s'évanouit.

Mais cette onde dont la merveille
Charme l'œil, enchante l'oreille,
Et fait sourire, et fait rêver,
N'est point ici le seul prodige
Dont on aime à voir le prestige,
Le souvenir à conserver :

Du large pont tout de verdure
On cherche en vain l'architecture ;
Point de grands blocs, point de ciment.
On y voit mousses veloutées,
Plantes par les vents apportées,
Touffes d'herbes au brin charmant.

Là, se bercent les clématites ;
Là, s'étalent les marguerites,
Soleils d'argent, disques dorés :
L'ardent papi lon y voltige ;
Et l'abeille, de tige en tige,
Bourdonne comme sur les prés.

(1) Extrait de la nouvelle édition des VARIA. — Chez M. Paulin, éditeur, 60, rue Richelieu.

Un jour que l'aube était sereine,
Sur la prairie aérienne,
Des pleurs rians étincelaient,
Et, dans les brises matinales,
De ces gazons, de ces pétales
Mille frais parfums s'exhalaient.

Je voulus écarter la mousse,
Enveloppe brillante et douce,
Pour voir le cœur du monument,
Mais je n'aperçus que souillures,
Noires fourmis, larves impures,
Terrain gras, fétide et fumant.

Effrayé de mes découvertes,
Je regrettais les herbes vertes,
Les fleurs d'azur et de carmin,
Et les plantes déracinées,
Et ces mousses infortunées
Que venait de briser ma main,

Lorsque j'entendis un murmure,
Voix intime de la nature
Qui me disait en légers sons :
Veux-tu que, pour toi, l'existence
Ait toujours brillante apparence ?
Ne fouille pas sous les gazons.

JULES CANONGE.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Troisième lettre.)

Ma chère enfant,

Votre dernière lettre me met aux prises avec une question bien grave, et je serais tentée de me récusar, si je ne sentais qu'une direction, fût-elle incomplète, vous est trop nécessaire pour que je sois en droit de vous la refuser. Vous me dites : « L'hiver est fini, nous ne voyons plus personne, nos amis partent pour la campagne ou pour de longs voyages ; je pourrai disposer de beaucoup de temps, et je désirerais consacrer à la lecture quelques-unes des heures qui me seront laissées durant cet été. Je voudrais lire... mais que lire ? Quels sont les ouvrages sérieux qui me conviennent ? quels sont les livres d'agrément que je pourrai parcourir ? m'est-il permis de lire des romans ? éclairez-moi, guidez-moi, je vous en prie ; faites-moi, s'il est possible, un petit catalogue des livres qui conviennent à une jeune fille. Toutes mes amies vous en seront obligées... »

J'ai remarqué dans votre enfance, chère Albertine, que vous aviez le goût de la lecture, et je m'en suis souvent félicitée ; vous dévoriez les contes de Schmidt ; les petits journaux destinés au jeune âge étaient attendus avec impatience, et vous lisiez, non pas des

doigts, mais des yeux et de l'esprit, vos livres de classe et les *Abrégés* que l'on met entre les mains des pensionnaires. C'est un heureux penchant, lorsqu'il est guidé par le goût et la raison. « Un bon livre, dit le P. Lacordaire, est pour l'homme vertueux un être dévoué avec lequel il converse, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'est pour les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule, dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure ; les larmes viennent aux yeux, on remercie Dieu qui a été assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. »

Qu'ajouter après un pareil éloge ? Oui, chère Albertine, le goût de la lecture est une grâce et un bonheur, car c'est un précieux avantage de trouver hors de nous un intérêt innocent et facile, qui nous enlève aux peines inséparables de l'existence ; c'est un précieux avantage de trouver sous la main, au coin du feu, un plaisir qui remplace et qui surpasse souvent tous les autres plaisirs ; c'est une grande grâce que d'aimer l'entretien des esprits élevés de tous les âges,

et de nourrir son intelligence et son âme de ce que les siècles précédents ont conçu de grandes pensées et de nobles sentiments. Quelle aimable et ravissante société que celle des Virgile, des Racine, des Fénelon, des François de Sales, des Sévigné, des Châteaubriand, dont les voix nous enchantent encore, à travers les siècles écoulés et les barrières de la mort ! « Je converse, écrivait Pline le Jeune, avec moi-même et avec mes livres. O vie innocente ! ô doux repos ! qu'il est honnête ! il est plus noble que les amusements auxquels on se livre tous les jours ! »

Je pourrais ajouter bien des citations, si je ne croyais qu'il est superflu d'insister sur les avantages de la lecture et sur le charme que les bons livres répandent sur notre vie. Mais, remarquez-le, mon Albertine, ce goût de la lecture doit, comme toutes nos inclinations naturelles, être réglé par la raison et le devoir. Je désire que mon aimable fille orne son esprit, cultive ses facultés, mais j'aimerais mieux qu'elle n'ouvrit jamais d'autre volume que *la Cuisinière bourgeoise*, que de la voir devenir une liseuse, une dévoureuse de livres, négligeant, pour une question littéraire, quelquefois pour un roman, les occupations de son ménage, les devoirs rigoureux de sa position ; sacrifiant père, mari, enfants au désir de poursuivre les aventures de *Mathilde* ou celles d'un escadron de mousquetaires ; dédaignant l'ouvrage des mains, qui sied si bien aux femmes et qui est si nécessaire à la prospérité de la famille, et immolant parfois jusqu'au repos de la nuit pour se repaître de quelques fables. Non, ma chère fille, qu'il n'en soit pas ainsi chez vous. Donnez tous les jours un temps réglé à une lecture sérieuse, et consacrez quelques moments de vos récréations aux lectures d'agrément ; le reste de vos heures appartient à votre famille, aux soins du ménage, au travail d'aiguille, à la culture des arts d'agrément, et enfin, à la société, envers laquelle on a toujours des devoirs de politesse et de convenance. Ecrivant à une autre qu'à vous, mon enfant, je mettrais en première ligne Dieu, qui réclame une partie de ce temps qu'il nous dispense, et les pauvres, qui doivent toujours compter dans notre vie, mais je sais que ces recommandations vous sont inutiles : donc, je me borne à vous dire en fait de lecture : Pas d'excès ! pas d'usurpations sur un temps réservé à de graves devoirs !

Vous me dites : Que lirai-je ? Oserai-je vous conseiller surtout les livres sérieux ? Au bout de quelques essais et de quelques comparaisons, vous reconnaîtrez que ces livres sérieux ont un agrément réel et durable, tandis que les livres de pure imagination ne sont qu'un palliatif contre l'ennui, et laissent au fond de l'âme le vide que l'on voudrait remplir. Or, ce vide de notre âme, cette soif du beau et du bien, qui la pourra mieux satisfaire que les livres sérieux et immortels, que tant de générations ont admirés, que tant d'autres admireront encore, et qui ont vu naître et mourir tant de publications éphémères ? Quelle force et quel charme dans les enseignements de la morale chrétienne ! quel remède dans les peines de la vie ! que la poésie sévère de l'histoire élève l'imagination ! comme, dans les chefs-d'œuvre littéraires, les harmonies du style, la beauté de l'expression émeuvent délicieusement l'oreille et le cœur ! Ces livres sérieux que je voudrais voir au premier rang dans votre bibliothèque, je les diviserais en quatre catégo-

ries : *Ouvrages de piété et de morale* — *Livres d'histoire* — *Voyages* — *Œuvres littéraires*. — Vous donner un catalogue, me serait, vous devez le comprendre, chose trop difficile ; je me bornerai à vous indiquer quelques ouvrages qui, je l'espère, deviendront votre société intime :

LIVRES DE PIÉTÉ ET DE MORALE. — *Le Nouveau Testament ; l'Imitation ; la Vie de N. S. Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux ; *l'Introduction à la Vie dévote*, et les *Lettres de saint François de Sales* ; les *Méditations sur les Évangiles*, et les *Élévations sur les mystères*, de Bossuet ; les *Lettres de Fénelon* ; les *Sermons de Bourdaloue* ; les *Femmes de l'Évangile*, du P. Ventura ; le *Traité des Petites Vertus*, par Roberti ; les *Devoirs des hommes*, de Silvio Pellico ; le *Consolateur des âmes affligées*, par M. de Ville-neuve.

LIVRES D'HISTOIRE. — *L'Histoire Ancienne et l'Histoire Romaine*, de Rollin ; les *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet ; *l'Histoire de France*, de Mennechet, et (sous les yeux de M. votre père) *l'Histoire de France*, de Henri Martin ; *l'Histoire d'Angleterre*, du docteur Lingard ; *l'Histoire d'Écosse*, de Walter Scott ; *l'Histoire des Croisades*, de Michaud ; *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry, et les *Récits mérovingiens*, du même auteur ; *l'Histoire de Venise*, de Daru ; *l'Histoire de Léon X*, d'Audin ; *l'Histoire d'Italie*, d'Artaud ; *l'Histoire de Bretagne*, de M. de Roujoux, et *l'Histoire des Ducs de Bourgogne*, de M. de Barante ; *l'Histoire de la Révolution française*, d'Amédée Gabourd ; *l'Histoire de Louis XVI*, de M. de Falloux ; *l'Histoire de la Campagne de Russie*, par M. de Ségur ; — quelques *Mémoires*, tels que ceux de *Mademoiselle de Montpensier*, la grande *Mademoiselle*, qui peignent si bien la vanité des choses humaines ; ceux de *Madame de Motteville* ; les *Lettres* et les écrits de *madame de Maintenon*, et les *Mémoires de Madame de La Rochejaquelein*.

Les **VOYAGES** et la **GÉOGRAPHIE** méritent une place spéciale ; mais un grand nombre de *Voyages* ne peuvent pas être placés entre les mains des jeunes personnes. Évitez surtout *l'Histoire générale des Voyages*, écrite au dix-huitième siècle. Je vous recommande le *Voyage autour du monde*, de Dumont d'Urville ; les *Lettres des Missionnaires*, tels que le P. Charlevoix et le P. Du Tertre, pleines d'intérêt et de naïveté ; les *Annales de la Propagation de la Foi*, recueil intéressant et sérieux ; le *Voyage dans les Deux Amériques*, de d'Orbigny ; le *Voyage en Tartarie et au Thibet*, de M. Huc ; *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Châteaubriand ; les *Voyages*, de X. Marmier, dans les contrées du nord de l'Europe ; le *Voyage au Spitzberg*, de madame Léonie d'Aunet. Je voudrais vous indiquer un bon *Voyage en France*, mais je n'en connais pas.

LITTÉRATURE. — Une traduction de *l'Illiade* et une de *l'Énéide* (celle de Barthélemy est, dit-on, très-exacte) ; les chefs-d'œuvre de la scène française, Corneille, Racine, Molière ; *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, *Mahomet*, de Voltaire ; *Télémaque*, les *Dialogues des*

morts, de Fénelon; les *Oraisons funèbres*, de Bossuet; les *Pensées*, de Pascal; les *Fables* de la Fontaine; les *Lettres* de madame de Sévigné; les *Poésies* de Boileau; *De l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle*, de Villemain; le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand; les premières *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine; les *Odes* de Victor Hugo; les *Poésies* de madame Tastu; *Esquisse de Rome chrétienne*, de Gerbet; *De l'Allemagne*, par madame de Staël; *Mes Prisons*, de Silvio Pellico; le *Guillaume Tell* de Schiller; le *Paradis perdu*, de Milton; et (lorsque vous serez plus âgée), les *Martyrs*, de Chateaubriand.

Voilà, ma chère Albertine, en dépôt de mes prévisions, un catalogue assez complet pour une bibliothèque de jeune fille, et je pourrais, il me semble, me dispenser de vous parler des ouvrages d'agrément, puisque vous réunissez là un grand nombre de livres où le charme de l'imagination se joint à la beauté du style et des pensées. Cependant, ne laissons pas notre œuvre incomplète, et tâchons de vous signaler quelques-uns de ces livres où la fiction ne blesse ni les vraisemblances ni la morale :

OUVRAGES D'AGRÉMENT. — *Don Quichotte*; les *Fiancés*, de Manzoni; *Guy Mannering*, l'*Antiquaire*, les *Fiancés*, le *Talisman*, *Waverley*, *Rob-Roy*, *Redgarnet*, *Quentin Durward*, *Anne de Geierstein*, le *Pirate*, de Walter Scott; l'*Espion*, le *Corsaire Rouge*, les *Pionniers*, de Cooper; *Fabiola*, du cardinal Wiseman; *Helène*, de miss Edgeworth; la *Maison du Cap*, de M. Viroleau; les *Mémoires de la Sœur Saint-Louis*, de Veuillot; *Picciola*, de Saintine.

Je crois qu'il est temps de me borner, car la liste des ouvrages de pur agrément dépasserait les limites que je veux vous tracer. Distraction, délassement, repos de l'esprit, ces livres doivent être choisis avec scrupule, lus avec sobriété, et ne pas empiéter, encore un coup, sur les lectures utiles et les devoirs de l'état. Ces livres que je viens de vous signaler sont des romans, les meilleurs, les plus purs, les plus dignes, mais encore des romans, c'est-à-dire un aliment dangereux pour une imagination faible, un écueil où sont venus se briser beaucoup de bonnes résolutions, de désirs vertueux et de jeunes existences à qui le bonheur semblait promis. Réfléchissez à ces paroles, chère Albertine, réfléchissez à l'influence qu'un livre peut avoir sur toute votre vie, et, je vous en conjure, ne commencez la lecture d'un roman, fût-ce le meilleur qui soit jamais sorti d'une plume, qu'après mûre réflexion et après vous être entourée de sages conseils. Un auteur qui n'est pas suspect en pareille matière, George Sand, dit : « Il existe de madame de Genlis un roman publié sous la Restauration, un des derniers, je crois, qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus. Je ne me le rappelle pas bien, mais il m'a vivement impressionné et il a produit son effet sur toute ma vie. » Pesez ces paroles, ma chère fille, voilà le prestige d'un roman, faible production d'une plume débile, et voyez si l'on peut risquer de gaieté de cœur le repos de son âme pour l'amusement de quelques heures...

Les meilleurs romans sont dangereux, jugez des livres corrupteurs que la presse répand autour de nous, et dont le poison a corrodé tant de jeunes âmes! La foi, la vertu, l'amour du bien succombent pendant ces fatales lectures, où l'imagination se repait tour à tour de maximes perverses et de tableaux criminels. Soyez-en sûre, le nombre des jeunes personnes qui se perdent par la lecture des romans est incalculable. Pour peu qu'elles aient le cœur tendre, l'imagination vive, elles doivent se les interdire à jamais; autrement leur vie deviendra un enchaînement de peines, de mélancolies, et plus tard de regrets. Elles sont d'abord touchées par cette lecture, puis des peintures vives frappent leur imagination; des scènes qui ne se sont jamais passées que dans le fécond cerveau des romanciers les occupent, et obscurcissent peu à peu leur jugement; un idéal de dévouement, de courage, de tendresse, qui ne se trouve que dans les livres, vient charmer leur cœur. Ces infortunées ne voient la vie qu'à travers un prisme; elles se dégoûtent insensiblement de leur entourage; l'existence telle qu'elle est leur pèse; elles cherchent hors du cercle de leurs parents, de leurs vrais amis ce qu'elles ont rêvé; de là des déceptions, et trop souvent des erreurs déplorables. L'âme, énervée par ces fausses peintures, n'est plus capable d'un effort généreux; l'esprit, abusé par les sophismes, ne distingue plus le vice d'avec la vertu, et sans force pour les devoirs sérieux, sans goût pour les pures et chastes affections, la jeune fille, la jeune femme, gâtée par les mauvais livres, se desséchera dans l'amertume et l'ennui, ne donnera le bonheur à personne, et peut-être, hélas! s'égara dans les voies coupables!..... Croyez-en ma longue expérience : ce que je vous dis là, je l'ai vu.

Donc, mon enfant, fuyez tous les romans, et si ceux dont vous dépendez vous permettaient parfois une lecture de ce genre, ne lisez que ceux que je vous indique, et déliez-vous, comme d'un poison, de la nouvelle littérature française, des feuilletons, et de ces tristes publications que l'on donne pour *quatre sous*. Que jamais un ouvrage corrupteur ne passe le seuil de votre maison, car vous répondez de votre frère, de votre jeune sœur et de vos domestiques : votre négligence à cet égard pourrait entraîner des malheurs dont Dieu vous demanderait un jour un compte rigoureux. Songez à l'impression que peut faire un mauvais livre sur la tête d'une jeune servante, dont le jugement n'est pas formé, et qui n'a pas, comme vous, des amis pour l'éclairer et une éducation solide pour la défendre! La jalousie, l'envie, la paresse, le dégoût de son état, la soif des plaisirs, tout ce mal peut être enfanté par la négligence d'une femme qui aura laissé traîner un feuilleton sur sa table!

Lisez, mon enfant, mais lisez de bons livres, amis vrais qui vous donneront de salutaires conseils, et n'entreprenez pas un voyage vers l'inconnu littéraire sans vous être munie d'un bon guide. C'est un avis, je devrais dire une prière dictée par la plus tendre affection, par le cœur d'une amie qui vous souhaite le bonheur, la tranquillité de l'âme et le repos de la conscience, toutes choses incompatibles avec la lecture des mauvais livres.

Adieu, chère Albertine, à bientôt.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 5.

Moyennant une augmentation de un franc, soit en tout 7 francs, adressés à la *Directrice du Journal des Demoiselles*, et non pas du *Progrès Musical*, nous envoyons la musique FRANCO à toutes celles de nos abonnées habitant la France ou l'Algérie, — ce qui nous paraît rendre plus saillants encore les avantages offerts par le *Progrès Musical*.

Nous devons à M. Bonoldi, à la fois éditeur et compositeur, une série de gracieuses productions dont nous indiquons le sommaire :

Piotetta, polka-mazurka pour piano, par Carl Faust ; — *Amoroza* ; *Lamento*, deux polkas sentimentales d'Adolphe

Fumagalli, arrangées pour piano et violon par F. Bonoldi : — *Vogo, vogo, ô marinero*, barcarole pour trois voix égales, de F. Campana ; — *la Petite Bouquetière*, pour mezzo-soprano, de Otto Thisen ; — *L'Amor funesto*, mélodie pour mezzo-soprano ou baryton, de G. Donizetti, arrangée avec accompagnement de violoncelle ou de violon par F. Bonoldi.

Outre ce recueil de charmantes compositions à la portée de toutes les forces, nous mentionnons la *Polka chevaleresque*, pour piano, de Joseph Kumer, due à M. l'éditeur Petit, auquel nous devons tant de morceaux de premier mérite.

ÉDUCATION MUSICALE.

Désirant apporter quelque variété dans la publication de ces articles, qui, pour nos jeunes lectrices, doivent être un plaisir en même temps qu'une instruction, nous interrompons aujourd'hui la série de nos études biographiques, nous promettant de la reprendre après une courte halte dans le domaine de l'antiquité.

Quoique nous ayons déjà entretenu nos abonnées de la musique des anciens, nous ne pouvons résister au désir de les faire descendre plus avant dans les usages et les habitudes d'une civilisation si nécessaire à connaître. Nous trouvons dans un travail de recherches sur les mœurs, les usages, la guerre et la musique de l'antiquité, des notes que nous transcrivons ici, persuadée que nous sommes que cette communication sera d'un puissant intérêt.

Nous commencerons à parler de la flûte, instrument qui était connu en Asie avant de l'être en Europe. Homère ne fait mention des flûtes que deux fois dans *l'Illiade* ; dans *l'Odyssée*, où il n'est question que de l'Europe, il n'en parle pas. Ce fut dans la Béotie ou à Thèbes que l'on fit d'abord usage de la flûte phrygienne. Outre la flûte simple, on avait la flûte double, dont l'une, appelée *sinistra*, était dans la main gauche et servait à jouer le dessus ; et l'autre, appelée *dextra*, était dans la main droite et servait à jouer le dessous et à accompagner l'autre. Un certain Sucas, d'Argos, en jouant de la flûte, obtint pendant plusieurs pythiades les plus vifs applaudissements ; il en résulta que le nombre des amateurs de cet instrument augmenta de plus en plus dans les républiques de la Grèce, et surtout à Thèbes. Pour ac-

compagner les chants des premières tragédies, on préféra la flûte à la lyre. Dans les temps reculés, il entra dans l'éducation des jeunes Athéniens bien élevés d'apprendre à jouer de la flûte. Mais, plus tard, les joueurs de flûte, qui étaient pour la plupart natifs de Thèbes et d'un orgueil excessif, devinrent ridicules.

On a conservé les noms d'un grand nombre de joueurs de flûte célèbres. *Antigénides* accompagnait le poète Philonéus lorsqu'il chantait ses poésies, et fut professeur d'Alcibiade. Il dit un jour en public, à un de ses élèves trop peu goûté suivant lui : « Une autre fois tu joueras pour moi et pour les Muses. » — *Théodoros*, le père de l'orateur Socrate, était facteur de flûtes, et cet état lui avait procuré, selon Plutarque, une fortune assez considérable pour donner à ses enfants une très-bonne éducation, et pouvoir salarier, dans les cérémonies religieuses, un chœur de chanteurs. *Timotheus*, de Thèbes, joua un jour sur la flûte le *Nome Orthien* avec un tel art, qu'Alexandre le Grand, transporté d'une ardeur guerrière, se précipita en pleurant sur ses armes. Un élève de ce *Timotheus* expira d'émotion la première fois qu'il se fit entendre en public ; il s'appelait *Harmonides*. *Bacchis*, *Boa*, *Galatée*, *Glaucé*, *Lamia*, *Néméada*, étaient des joueuses de flûte renommées. — *Eclius*, de Chalcis en Eubée, joua de la flûte à la cérémonie du mariage d'Alexandre le Grand. *Diodorus*, musicien favori de Néron, augmenta le nombre des trous de l'instrument. Un bas-relief, publié par Visconti, prouve que les anciens connaissaient la flûte traversière. Les

Romains tiraient leurs joueurs de flûte de l'Etrurie.

On trouve dans les lois des Douze-Tables, instituées l'an 502 de Rome, que le maître des funérailles pouvait y employer dix joueurs de flûte. Au rapport d'Horace, Lucius fut le premier qui, vers l'an 510, inventa à Rome une comédie dans laquelle on récitait des vers sur le théâtre en les accompagnant par des joueurs de flûte, puis ensuite par des joueurs d'instruments à cordes. Sous le consulat d'Emilius, l'an de Rome 560, la musique parut avec plus d'éclat, et fut introduite dans les festins ; on accorda alors des privilèges aux musiciens de tous les pays, qui viendraient s'établir à Rome.

L'instrument triangulaire que les anciens appelaient *trigone*, et que quelques auteurs croient être le même que la *sambuca*, correspond à la harpe moderne. La harpe d'ivoire à sept cordes était due aux Grecs, qui la négligèrent ; mais les Romains la conservèrent longtemps dans les sacrifices.

La lyre avait différents noms : *lyra*, *phormynx*, *chelys*, *barbiton*, *cithara*. — *Phormynx*, était un nom générique : il s'appliquait aussi à de grandes lyres qu'on portait sur le dos. — Le nombre des cordes de la lyre a beaucoup varié : celle d'Olympus et de Therpandre n'en avait que trois. La lyre à sept cordes était la plus usitée. Simonide y ajouta une huitième corde. La lyre de l'Apollon d'Herculanum en a neuf.

La lyre se touchait avec les doigts ou avec un petit instrument d'ivoire appelé *pecten*, *plectron* ou *plectrum*. Il était plus habile de toucher la lyre sans plectrum. On en jouait aussi quelquefois avec les deux mains, ce qui s'appelait pincer en dedans et en dehors. Les Scythes, pour jouer du *pentachorde*, instrument à cinq cordes, se servaient d'une mâchoire de chien au lieu du *plectrum*. La matière des montants

et de la table des lyres était de cornes d'animaux, de bois de chêne, d'écaïlle de tortue, etc.

L'usage de la lyre l'emporta à la fin sur celui de la flûte ; quelquefois ces deux instruments s'accompagnaient l'un l'autre. Les noms d'*Orphée*, *Plinius*, *Amphion*, *Arion* et *Démocleus*, joueurs de lyres, ont été transmis à la postérité comme des noms d'artistes de génie. Il ne faut pas oublier que les dons de la composition musicale et de l'invention se confondaient dans les mêmes artistes, qui, au reste, chantaient en même temps, souvent leurs propres poésies. Tous les Grecs apprenaient la musique, et à la fin ou au commencement des repas, on chantait des chansons appelées *scholies*. On passait la lyre de main en main, et chacun chantait à son tour une strophe en s'accompagnant ; la lyre ayant, dans une semblable occasion, passé à Thémistocle, qui ne put s'en servir, on jugea qu'il n'avait pas d'éducation. Le mot *amousikos*, sans musique, signifiait un homme sans goût, sans éducation, comme on dit parmi nous un homme sans lettres : illettré.

Les joueurs de lyre se nommaient *lyristes*, *citharistes* ; les femmes, *psaltria*.

La *cithare* était une petite lyre qui fut aussi appelée *chelys* : on en pinçait les cordes avec les doigts, sans employer le *plectrum*. On appelait *cithariste* le joueur de lyre qui ne s'accompagnait pas de la voix, et *citharède* celui qui ne jouait de la lyre qu'en chantant. Les citharèdes disputaient les couronnes dans les jeux pythiens et delphiques. La tunique de ces musiciens descendait jusqu'au talon comme celle des femmes : ils paraissaient aussi sur le théâtre avec des chaussures de femme. Leur coiffure était très-riche, et ils portaient, contre l'usage ordinaire, des cheveux longs et bouclés, ceints d'une couronne de laurier ou même d'or. MARIE LASSAVER.

Revue Musicale.

Nous ne sommes pas de ces rigoristes austères qui prétendent qu'on doit toujours prendre la vie de son côté le plus sérieux ; nous admettons et nous aimons autant que personne les plaisirs honnêtes, les distractions de bon goût, et tout ce petit cortège de gais sourires qui servent de halte à nos vicissitudes quotidiennes. Il faut rire vite, a dit le philosophe, de peur de mourir sans avoir ri. Aussi nous allons, joyeuse au départ, satisfaite au retour, écouter les charmantes vocalises de madame Miolan, applaudir les cadences hardies de madame Ugalde, et nous réjouir des scènes bouffonnes du théâtre de M. Offenback. Nous jetons très-volontiers un bouquet ou une couronne, dans tel ou tel concert, aux débutants qui, faisant œuvre d'intelligence, de travail et de volonté, entrent courageusement dans la rude carrière de l'art. Mais, avouons-le, la grande musique, les belles traditions, les compositions magistrales éveillent plus puissamment nos sympathies. Elles nous émeuvent, nous pénètrent, nous retrempent, et nous y revenons toujours avec un nouveau charme, avec une plus vive admiration. C'est que dans ces créations merveilleuses de l'art, il y a des poèmes infinis, des splendeurs dont nulle autre musique ne saurait nous donner l'idée, il y a ce sentiment du beau que Dieu envoie aux natures privilégiées, et que nous tous, petits et grands, conscripts ou vétérans de la science musicale, pouvons du moins comprendre et sentir, si nous sommes impuissants à les imiter.

Nous avons entendu *Obéron* au théâtre Lyrique, nous avons applaudi *Don Juan* aux Italiens. Ce fut vraiment une fête pour les dilettanti parisiens, habitués aux gazouillements de la musique moderne ; il manquait un complément à cette bonne fortune, un élément à ce début glorieux, pour en faire une magnifique et imposante trilogie. La Société des Concerts vient de réaliser ce grand travail en traduisant, orchestrant et naturalisant en France la belle partition des *Saisons* d'Haydn.

Rendons hommage au ténor Roger, qui, ayant chanté les saisons dans l'idiome allemand, connaissait jusqu'aux moindres nuances, jusqu'aux plus fugitifs détails, jusqu'aux plus imperceptibles inflexions du texte original. Roger a été à la fois poète et compositeur, grand par l'inspiration comme par l'exécution. Nous venons donc ajouter l'humble tribut de notre gratitude à l'enthousiasme que cette double tâche, laborieusement entreprise et majestueusement exécutée, a fait naître dans le monde artistique.

Nous n'entreprendrions pas de citer, vers par vers, la poésie de M. Roger. Nous dirons seulement que les paroles se lient harmonieusement à l'idée du grand compositeur allemand, et que la musique suit avec un art infini tous les mouvements de la pensée. Là, c'est le retour du printemps ; les fleurs qui s'entr'ouvrent, les hirondelles qui reviennent, les troupeaux qui broutent l'herbe verte des prairies, et puis

le soleil qui perce le dernier nuage, et puis les insectes qui bourdonnent dans les buissons :

Déjà le sombre hiver s'enfuit;
Il porte aux zones glaciales
La terreur et la nuit.

C'est un tableau plein de grâces rustiques, que la musique et la poésie reproduisent avec un égal bonheur d'imitation.

Voici les feux du ciel qui brûlent la terre, voici l'orage qui gronde au loin, le soleil qui reparait, les fleurs qui s'inclinent sur leurs tiges sous ses flammes dévorantes. C'est l'été avec sa lourdeur accablante, son calme qui fatigue, ses torrents de lumière qui flambaient :

Voyez rougir dans un ciel pur
La blanche aurore ;
La cime des monts se dore,
Le nuage qu'un feu colore
Se perd dans l'azur.

Mais place à la saison mélancolique aimée des poètes et des rêveurs ! place à l'automne, époque bénie du chasseur et du vigneron !

La vigne est mûre, il faut chanter le vin.

Puis vient l'hiver avec ses brumes glaciales, ses neiges attristantes, ses pluies torrentielles. Là, cependant, il y a des charmes intimes. Douces causeries autour du foyer domestique, gais entretiens des jeunes filles à la veillée, tandis que la grand'mère file, et que les vieillards se racontent les événements de leur jeunesse :

Entendez-vous ces voix où la gaieté pétille ?

Ce sont là vraiment de délicieuses descriptions de la vie champêtre, où la grande manière allemande se mêle à la naïveté du style et à la fraîcheur des idées. *Les Saisons* forment une partition monumentale dont chaque page est une composition de premier ordre. Gloire à Haydn ! honneur à M. Roger !

Dragonette, opérette en un acte, de MM. Mestepès et Jacques Offenback, a obtenu un légitime succès, ces jours-ci, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens. C'est une nouvelle fille de régiment qui, sans avoir la grâce mélancolique de sa sœur aînée, possède bon nombre de qualités aimables, et engage, par ses sourires gracieux, les amateurs de musique amusante à venir l'applaudir chaque soir.

On sait que le ballet de *Marco Spada* a été arrangé d'après l'opéra de MM. Scribe et Auber, représenté à Favart en 1852. La pièce n'a subi presque aucune modification. — M. Aubert a exhumé de ses souvenirs une foule de motifs charmants, une série de mélodies adorables, que nous avons entendus bien des fois dans *Fra Diavolo*, la *Fiancée*, la *Muette*, l'*Estocq*, la *Sirène*, etc., etc., mais que nous entendons toujours avec plaisir.

A l'occasion de la fête de l'Annonciation, une messe en musique, composée par M. Louis Delfès, grand prix de Rome, a été célébrée en l'église métropolitaine de Paris. Cinq cents artistes, un orchestre conduit par Tilmann, des chœurs dirigés par M. Cornette, concouraient à l'interprétation de cette œuvre remarquable. M. Jourdan et mademoiselle Lefèvre de l'Opéra-Comique ont admirablement chanté les soli. La messe était précédée de la marche religieuse d'Adolphe Adam, avec accompagnement de harpes. Une éloquente allocution a été prononcée par M. l'abbé Le Courtier.

MARIE LASSAVER.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

MENU D'UN DINER DE HUIT COUVERTS

Pour le mois de Mai.

—

Potage à la julienne.

RELEVÉ.

Bœuf aux oignons glacés.

ENTRÉES.

Saumon sauce aux câpres. Côtelettes de veau piquées et glacées.

RÔT.

Poulets nouveaux au cresson. Salade.

ENTREMETS.

Asperges. Une crème.

EMPLOI DES RESTES DE FILET DE BŒUF. —

1° Coupez le filet en morceaux de la grandeur d'une pièce de cinq francs, faites chauffer de la sauce Robert presque bouillante, ajoutez votre émincé, remuez légèrement, évitez l'ébullition, servez au bout de cinq minutes.

2° Mettez dans une casserole deux verres de vin de Bourgogne, des champignons, trois cuillerées de bouillon, faites réduire, ajoutez le filet coupé en très-petites tranches, chauffez bien sans bouillir, et servez.

BLANQUETTE DE VEAU AUX CHAMPIGNONS. — S'il vous reste du rôti de veau, émincez-le par tranches, mettez ces tranches dans une casserole. Ajoutez-y des champignons que vous aurez préalablement sautés au beurre, versez dessus le beurre de leur cuisson, ajoutez un verre de jus de viande, de consommé, ou, à leur défaut, de bon bouillon ; faites réduire, liez avec de la farine, un jaune d'œuf : assaisonnez d'un jus de citron. Servez.

ŒUFS POCHÉS A LA CRÈME. — Faites pocher six œufs bien frais dans du lait sucré et aromatisé d'eau de fleur d'oranger ou de vanille ; égouttez-les et faites refroidir ; ajoutez dans ce qui vous reste de lait six jaunes d'œufs et un peu de farine, un quart de sucre tamisé ; mêlez et passez, faites prendre votre crème à un feu doux, sucrez vos œufs pochés et masquez-les de votre crème.

CRÈMES FROIDES. — Prenez cinq verres de bonne crème, mêlez-les d'une livre de sucre râpé et tamisé et d'une cuillerée de fleur d'oranger ; battez fortement en ajoutant le blanc d'un seul œuf ; mettez la crème dans un vase entouré de glace, saupoudrez dessus du sucre blanc et de la non-pareille.

Correspondance.

PLANCHE V. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, Écusson pour mouchoir — 3, 4 et 5, Col et deux garnitures assorties — 6, H. P. — 7, *Ottile* — 8, Entre-deux — 9, Garniture — 10, Quart d'un mouchoir — 11, Écusson pour mouchoir — 12, Col — 13, Garniture assortie — 14, Entre-deux — 15, *Anthelmine* — 16, *Laure* — 17, Bas de jupon — 18, *Louise* — 19, *Annette* — 20, *Proserpine* — 21, Devant d'une robe d'enfant — 22, 23, 24 et 25, Devant du corsage, garniture du tablier, garniture du corsage, entre-deux des manches — 26, V. B. enlacés — 27, A. B., R. P. — 28, Semé pour bouillons — 29, Entre-deux — 30, G. S., avec couronne de baron — 31, E. B. — 32, Quart d'un mouchoir — 33, H. B. — 34, Dessus d'une pelote duchesse — 35, L. C. — 36, L. P. — 37, *Henriette* — 38, H. C. — 39 et 40, Petit et grand alphabet — 41 à 43, Patron et dessin d'un mantelet-châle — 44, Croquis du mantelet — 45, Talma de poupée — 46 et 47, Col et manchette idem — 48, 49, 50, 51, 52, 53, Patron d'un corsage de robe pour poupée — 54, Tapisserie par signes — 55, R. D. C. enlacés avec couronne de baron — 56, P. R. C. enlacés avec couronne de baron — 57, R. F. — 58, G. N. — 59, V. N. — 60, *Félicité* — 61, *Léontine* — 62, D. M. — 63, Bénitier — 64, Porte-cigares — 65, Cache-pot — 66 et 67, Corbeille pour recevoir les cartes de visite — 68, Porte-allumettes.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Tu te rappelles, ma chère Florence, cette réunion de la Société des Crèches, à laquelle toi et moi nous avons assisté l'an dernier, et qui nous a inspiré un si vif intérêt pour l'œuvre? Cette réunion a eu lieu de nouveau cette année, et, comme d'habitude, des comptes ont été rendus publiquement; il s'ensuit qu'en 1856, dans les crèches de Paris seulement, il y a eu 2,300 admissions et 150,000 journées de présence. Ah! la belle, la bonne, la vraie charité! que la voilà bien comme je l'entends! On donne de l'or, la belle affaire, dût-il vous coûter la privation d'un chiffon! mais faire taire sa paresse et sa délicatesse; donner son temps et sa peine; aider à maintenir l'ordre et la propreté au milieu de ces petits nids blancs; soutenir des pas qui s'essaient et chancelent; apprendre à de petites langues à se délier, à de petites mains à se joindre et à prier; surveiller l'éclosion de ces intelligences enfantines; sans efforts, sans discours, par la seule puissance de l'exemple et de l'habitude, jeter dans ces jeunes âmes les fortes semences du bien; à la bonne heure! c'est là, vraiment, marcher dans les sentiers de l'Évangile. Aussi, que de bénédictions amassées sur la tête de ces mères d'amour, par ces pauvres mères, obligées de s'éloigner du berceau de leur enfant pour gagner le pain quotidien! Ces sortes de bonnes actions procurent deux moissons, l'une ici-bas, et l'autre au ciel!

A cette réunion, présidée par monseigneur le cardinal Donnet, madame Viardot a chanté, mesdemoiselles Stella Colas et Montaigne ont fort bien joué un acte d'*Esther*, et mademoiselle Stella Colas, pensionnaire de la Comédie-Française, comme tu sais, a dit, avec une sensibilité profonde, des vers d'à-propos, pleins de délicatesse et de grâce (*les Deux Hironnettes*), dus à M. Legouvé.

Tu me demandes, Florence, si ce carême, ainsi que les précédents, a été fertile en concerts; hélas! que trop! Non-seulement les gosiers émérites et autres s'en sont comme toujours donné à cœur joie, mais,

comme toujours aussi, l'on nous a jeté à la tête les arpèges, les trilles, les surprises, les difficultés gigantesques dont on se joue; on a tonné, stupéfié; mais a-t-on chanté? nous a-t-on charmés? *That is the question!* J'ai entendu les maîtres; l'agilité de leurs doigts et la sûreté de leur attaque m'ont toujours paru quelque chose de prodigieux, mais qu'ont-ils dit à mon âme? Vois-tu, le piano tuerait la mélodie s'il ne lui restait, pour se communiquer aux hommes, la voix et le violon, qui en est le plus fidèle imitateur. En effet, la voix humaine, n'est-ce pas là l'instrument par excellence? Plutôt que de faire maigrir de pauvres filles, trois ou quatre heures durant, tous les jours, devant leur piano, que ne s'occupe-t-on de leur voix? que ne la soigne-t-on? que ne l'aide-t-on à se développer?... Je sais bien que, si cet instrument est le plus parfait, il est aussi le plus fragile; mais on n'abandonnerait pas absolument le piano, on empièterait simplement, et avec toute raison, ce me semble, sur les heures qui lui sont consacrées, et il y aurait là tout profit; nous en aurions moins de tapoteurs et plus de musiciens. Par exemple, il faudrait que, vis-à-vis des chanteurs, la sévérité fût de mise, et qu'à un déluge de pianistes ne succédât pas une ardeur de voix éraillées d'une justesse douteuse; le remède serait pire que le mal!

Au concert de mademoiselle Marie Ducrest, la bénéficiaire a chanté avec cette méthode parfaite que l'on reconnaît en elle dès les premiers sons; une pianiste, mademoiselle Darwin, a fait tomber de ses doigts blancs ses cascades habituelles de notes étincelantes; mais c'est à mademoiselle Humler, jeune fille de quatorze à quinze ans, au maintien simple et ingénu, que reviennent les honneurs de la soirée; l'instrument de mademoiselle Humler est le violon, et cet instrument a reconnu en elle un maître. Comme sous l'audacieux archet de cet enfant le violon tour à tour gémit et pleure, rit et chante, gazouille comme la fauvette, murmure comme le ruisseau,

parle enfin, et dans le plus divin langage ! Aussi, chaque fois que la jeune artiste s'est fait entendre, la salle entière a-t-elle trépillé d'enthousiasme ; on oubliait la pose forcément disgracieuse du violon sous le menton d'une femme, on ne voyait plus rien, on n'avait plus que des oreilles et une âme !

Mais je m'aperçois, un peu tard, que j'empiète sur le domaine du *Progrès Musical*, arrivons donc bien vite à nos charmants patrons !

1, QUART D'UN MOUCHOIR, riche et facile, composé de plumetis simple, de feston et de jours, aux endroits indiqués, lesquels jours pourraient être remplacés par un tulle crêpe.

2, ÉCUSSON POUR MOUCHOIR, renfermant les lettres E. B.; le tout au plumetis et point d'échelle.

3, 4 et 5, COL ET GARNITURES pour manches, à broder sur mousseline, en mettant deux doubles d'étoffe sous les colonnes où se trouvent les pois ; le reste du dessin se fait au plumetis, avec mélange d'œillets ombrés, de feston ordinaire et de feston feuille de rose. Je crois que pour aller avec le col, le n° 4 vaudrait mieux que le n° 5, dont tu ferais un entre-deux, en ne laissant de chaque côté que le feston pour bordure.

6, H. P., plumetis simple.

7, Otilie, plumetis.

8, ENTRE-DEUX, plumetis ; pour objets de layettes et de trousseaux.

9, GARNITURE, plumetis, guipure et feston feuille de rose, ayant le même emploi que l'entre-deux du n° 8.

Ici finit la petite édition.

10, QUART D'UN MOUCHOIR, à broder sur ourlet, plumetis et points d'échelle.

11, ÉCUSSON SIMPLE POUR MOUCHOIR, feston ordinaire et feston feuille de rose.

12, COL APPLICATION pour monter sur brisure.

13, GARNITURE ASSORTIE AU COL.

14, ENTRE-DEUX à broder sur jaconas pour poignet de manches, plumetis et feston.

15, Anthelmine, plumetis.

16, Laure, plumetis très-simple.

17, BAS DE JUPON, feston feuille de rose ; placer ce dessin sur l'ourlet, que l'on découpe en suivant les sinuosités du feston.

18, Louise, plumetis très-simple ou feston.

19, Annette, plumetis.

20, Proserpine, idem.

21, TABLIER D'UNE ROBE D'ENFANT pour le premier âge ; ce dessin, d'un gracieux effet, peut se reproduire, à part les nervures, complètement au feston. Cependant le bouquet du milieu exécuté au plumetis serait infiniment plus joli. Si les festons des barrettes guipure te paraissent un ouvrage trop long, remplace-les par un fil d'Irlande un peu gros que tu lances d'un point à l'autre ; ce système, qui simplifie singulièrement le travail, est souvent employé pour les costumes d'enfant, costumes qui ne sont jamais de longue durée.

22, DEVANT DU CORSAGE de la robe dont nous parlons.

23, GARNITURE dont tu entoureras le tablier.

24, GARNITURE du corsage ; cette même garniture, jointe à l'entre-deux du n° 23, te servira pour la petite manche.

26, V. B. enlacés, plumetis fendu, pour lequel on peut employer du coton de deux couleurs.

27, A. B. R. P., plumetis simple ou feston.

28, SEMÉ POUR FOND DE BOUILLONS. Ce petit dessin se brode au plumetis sur mousseline.

29, ENTRE-DEUX assorti aux bouillons.

30, G. S., avec couronne de baron ; le chiffre feston et œillets ; la couronne au plumetis.

31, E. B., plumetis.

32, QUART D'UN MOUCHOIR AVEC ÉCUSSON, plumetis, œillets, feston feuille de rose. L'écusson, composé d'une broderie plus délicate que celle du mouchoir, est, de plus, mélangé de point d'arme et de point de plume.

33, H. B., plumetis fin.

34, DESSUS D'UNE PELOTE DUCHESSE, application ; dans le milieu se trouvent les lettres G S, surmontées d'une couronne de baron ; chiffre et couronne se font au plumetis fin. Je t'ai trop souvent parlé des pelotes duchesse pour m'arrêter à t'expliquer comment il faut monter celle-ci.

35, L. C., plumetis.

36, L. P., plumetis simple.

37, Henriette, plumetis.

38, H. C., plumetis.

39 et 40, PETIT ET GRAND ALPHABET pouvant servir pour mouchoir, taie d'oreiller et linge de table ; feston.

41 à 43, PATRON ET DESSIN D'UN MANTELET-CHALE MONTANT ; cette forme, la plus usitée pour le moment, est composée de trois parties ; la première, n° 41, est le corps du mantelet ; la seconde, n° 42, est le premier volant que l'on fixe sous le corps du mantelet, en suivant le trait fin que je signale à ton attention ; et enfin la troisième partie, n° 43, est le second volant posé sous le premier, toujours en prenant le petit trait fin pour guide. Ces morceaux une fois réunis, le mantelet sera, dans le bas, tout à fait couvert par la broderie, ainsi que te le montre notre croquis. Quant au dessin, il a été composé à deux intentions : il peut être brodé au passé sur taffetas, en remplaçant, si l'on veut, les pois par de petites perles de jais, et le cordonnet du ruban formant nœud par une soutache, ce qui simplifierait l'ouvrage sans rien lui enlever de sa grâce ; ensuite, on peut exécuter ce dessin au plumetis sur mousseline ; dans ce dernier cas, le mantelet devrait être décollé ; pour très-jeune fille, un seul volant suffirait. Cette forme conviendrait encore pour un mantelet de taffetas garni, de dentelles posées à plat, de franges ou de ruches de rubans de taffetas n° 16 ; de toutes façons on n'aurait qu'à s'en louer, parce que la coupe est bonne.

44, CROQUIS DU MANTELET terminé.

45, PATRON ET DESSIN D'UN TALMA pour poupée. A ce mot de poupée, il me semble entendre les cris de joie de nos petites amies de six, huit et dix ans ; aussi vais-je, avant d'entrer dans aucune explication, leur donner la bonne nouvelle que, pour céder aux désirs exprimés par quelques jeunes mères, le Journal s'est entendu, au sujet de cette importante question des poupées, avec une des meilleures maisons de Paris, la maison Herbillon ou du Calife de Bagdad, qui nous fournira des patrons de trousseaux complets et de costumes des différentes saisons. Aujourd'hui la poupée ne peut plus être classée parmi les jouets ordinaires, tant on apporte de soin à tout ce qui concerne sa toilette ; il faut être habile ouvrière ou le

devenir pour lui confectionner soi-même un mantelet ou un caraco. Grâce au concours de M. Herbillon, nous espérons former le goût et le talent de nos jeunes amies et les amener peu à peu à confectionner elles-mêmes les divers objets de la toilette de leurs poupées. Les différents patrons que nous enverrons seront taillés pour une poupée de même proportion; cette poupée, que nous nommerons *Lilie*, recevra un trousseau complet, depuis le corset jusqu'aux costumes de bal les plus élégants, le tout marqué tantôt à son chiffre, tantôt à son nom.

Pour commencer, aujourd'hui, nous donnons d'abord un patron de talma n° 46, lequel se fait en piqué blanc et se met sur toutes les robes.

46, COL ALLANT AVEC LE TALMA et pouvant au besoin se broder séparément comme col de lingerie; il serait alors accompagné de la manchette mousquetaire du n° 47; cette manchette se ferme avec de petits boutons doubles.

47, MANCHETTE dont nous venons de parler.

48, 49 et 50, DEVANT, PETIT CÔTÉ et DOS d'une robe pour *Lilie*; cette robe, qui se fait en piqué à petits carreaux ou en nankin, doit être ornée de galons et de franges de coton blanc.

51, 52 et 53, BERTHE, BASQUE ET MANCHE de la robe, ornées comme elle de galons et de franges. L'une de nos prochaines gravures l'offrira le portrait de mademoiselle *Lilie*.

54, TAPISSERIE PAR SIGNES, fond courant, pouvant servir pour voltaires, devant de feu, etc.

55, R. D. C. enlacés avec couronne de baron, pour service de table; la couronne au plumetis; le chiffre, plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois.

56, P. R. C. enlacés avec couronne de baron, plumetis.

57, R. F., plumetis.

58, G. N., plumetis.

59, V. N., plumetis.

60, *Félicité*, plumetis fin.

61, *Léontine*, idem.

62, D. M., plumetis.

63, CROQUIS D'UN BÉNITIÈRE qui peut encore le servir pour un autel du mois de Marie, quoiqu'il ne doive l'arriver que le 1^{er} mai.

Coupe, dans du carton un peu ferme, un morceau ayant la forme de ce modèle; recouvre le dessus d'un morceau de moire ou, ce qui vaut mieux, de velours gros vert ou grenat; je n'ose dire bleu, couleur de circonstance, à cause de l'entourage vert. La moire ou le velours du dessus, étant collée, il faut aussi coller en dessous un papier moiré de couleur assortie, puis faire, avec de la laine mousse, une jarrettière de douze mailles que l'on coupe par la moitié et dont l'on entoure le bénitier. Dans cette bordure de mousse on sème un rang de petites pâquerettes ou autres fleurs mignonnes; ces fleurs pourront être en papier, en laine ou en étoffe; si nous en avons dans nos cartons, ce sera une occasion de les utiliser. On terminera enfin ce bénitier en plaçant dans le milieu une petite croix en ivoire, en os ou en vieux chêne, et, dans le bas, une vraie coquille pour recevoir l'eau bénite; un petit anneau de rideau, cousu entre le velours et la mousse, servira à le suspendre. Celles de nos amies qui se sont adonnées aux fleurs en cuir pourraient remplacer la bordure de mousse par une légère guir-

lande de liserons; la croix alors devrait de rigueur être en vieux chêne et le velours, bleu de France.

64, PORTE-CIGARETTES EN CHENILLE ET PERLES. Procure-toi une carcasse dans la forme de notre modèle, ou à peu près, composée de six larges feuilles pointues et recourbées; puis, ayant choisi trois nuances de chenille, rouge, verte ou bleue, selon ton goût, recouvre chacune des feuilles avec l'une de ces nuances, en allant progressivement. Enfile un passe-lacet à l'un des bouts de la chenille dont tu vas te servir, fixe l'autre bout au bas de la feuille, puis, commence ton travail en passant alternativement dessus et dessous les montants qui se font face; tu indiquerai ensuite la nervure de chaque feuille par un rang formé de 18 perles de cristal. Un petit feston, dont chaque dent contient six perles, termine le haut de ton porte-cigarettes; le pied est complètement recouvert par la chenille la plus claire, alternée avec de la chenille noire, enroulées toutes les deux. Ce petit ouvrage peut aussi servir de bague.

65, CACHE-POT EN PAPIER. Etablis avec du carton ferme la carcasse de ton cache-pot sur les dimensions suivantes: quinze centimètres de hauteur, vingt de diamètre dans l'ovale du haut, et quinze dans celui du bas; ferme ton carton à l'aide d'un point ou d'un peu de gomme; garnis l'intérieur d'un papier vert, et enfin occupe-toi de la décoration extérieure. Pour cela, commence par prendre une feuille de papier anglais, vert; découpe-la par bandes de quatre centimètres de haut; place quatre de ces bandes l'une sur l'autre, et, avec des ciseaux très-fins, découpe-les jusqu'à la hauteur de trois centimètres; plus ton découpage sera fin, plus le travail sera joli. Détache ensuite ces bandes avec grand soin, et recommence de même jusqu'à ce que tu aies la quantité à peu près suffisante pour recouvrir le cache-pot. Cette première opération terminée, tu disposes toutes ces bandes découpées sur le carton, ayant préalablement dessiné quatre médaillons juste assez grands pour être remplis par une grosse fleur, telle qu'un dahlia, une boule de neige, une rose un peu forte, etc.; les bandes que tu colles en tournant autour des médaillons leur font un cadre de gazon; tu places une bordure semblable dans le bas et dans le haut.

66 et 67, CARCASSE ET MONTURE D'UNE CORBEILLE destinée à recevoir les cartes de visite; crochet, perles de verre et tapisserie; l'ovale a treize centimètres de long et huit de large dans le milieu; il est composé d'un petit bouquet de fleurs en tapisserie soie et laine, dont le fond est en perles blanches. Le tour est un travail au crochet fait avec du coton blanc et lamé argent. Monte 87 mailles chainettes, joins la première à la dernière, puis continue pendant trois rangs, en faisant trois mailles en l'air ou chainettes; alors glisse une perle (les perles auront été préalablement enfilées dans le coton); cette perle doit remplacer la maille double; pique ton crochet dans la maille précédente, en laissant un intervalle de deux mailles, puis trois chainettes ou mailles en l'air; glisse une perle et fais ainsi tes trois rangs. Pour que la corbeille conserve sa forme évasée, tu devras faire les deux rangs suivants avec quatre mailles chainettes, en piquant toujours le crochet à deux mailles de distance; puis les deux rangs suivants avec cinq mailles chainettes, et, enfin, les deux derniers avec huit. Ceci terminé, tu auras une sorte de petite

résille argent et perles; prends ensuite la carcasse n° 66, recouvre-s-en tous les fils de fer avec un petit ruban de percale n° 1, posé en tournant; ce ruban de percale sera lui-même recouvert de très-petites perles blanches enroulées comme le ruban; fixe alors la résille en mettant les perles à l'intérieur de la carcasse et en la cousant à surjet dans le haut et dans le bas. Ne pas oublier les anses. Le fond, en tapisserie et perles, se double d'un carton; sur le côté opposé à la tapisserie est un papier moiré blanc; le tout doit être joint à la carcasse, déjà préparée, par un point de surjet dissimulé par une petite natte de perles à l'extrémité, et par une chenille blanche à l'intérieur; enfin la même natte borde le haut et termine ce charmant ouvrage.

La carcasse coûte 1 fr. 25; elle a vingt-trois centimètres de longueur; il faut deux masses et demie de grosses perles cristal, trente grammes de plus petites, dix grammes de coton lamé, et une pièce de ruban de percale.

68, PORTE-ALLUMETTES EN PAPIER. Ce petit ouvrage se fait à l'aide de toutes les gravures de modes qui pourront te tomber sous la main; je parle de celles où les costumes sont décolletés, et les têtes sans chapeaux; c'est une charmante idée dont j'ai voulu te faire profiter, ne doutant point que tu ne réussisses dès le premier essai. Avec du carton très-mince, taille un rond ayant six centimètres de diamètre, et un autre morceau de dix centimètres de hauteur, que tu disposeras en forme de cornet ayant 5 centimètres de diamètre dans le bas, et dans le haut 3 seulement; car il faut que notre petite femme ait la taille fine. Ce cornet sera, dans sa longueur, fermé par un peu de gomme ou par quelques points; ensuite tu lui feras, dans le bas et tout autour, plusieurs entailles assez rapprochées; tu le colleras sur ton rond, et tu passeras à la toilette de ce petit mannequin. Ici, le goût, l'idée, l'originalité ont le champ libre, et le procédé que je vais t'indiquer pour le modèle dont tu vois le croquis, te servira pour tous les autres. Avec du papier dont on se sert pour les fleurs, tu tailleras les trois jupes; celle du bas aura 55 centimètres de large et 10 de haut; la seconde, 48 de large et 7 de haut; la troisième, 40 de large et 5 de haut; le bord de ces jupes sera plié comme pour un ourlet, au-dessus duquel tu mettras une petite bande de papier doré, ou autre chose, selon ta fantaisie; un peu de gomme fermera chaque jupe dans sa hauteur, et tu les coudras ensuite sur ton mannequin. Le point de la jupe du haut sera caché par une bande collée autour de l'ouverture; cela fait, tu choisis dans nos gravures une jolie toilette de bal ou de chez soi, tu en découpes avec grand soin la tête et le buste, et tu colles l'une et l'autre, par le bas de la taille, à la jupe si joliment bouffante; enfin, par derrière, tu places des allumettes. Je croirais t'humilier en ajoutant que tu devras toujours assortir, le plus possible, la jupe et ses ornements au corsage que tu auras découpé.

PLANCHE DE CROCHET BLEUE.

N° 1, DESSIN POUR ÉCRAN DE CHEMINÉE; tu le feras en cordonnet noir, ou en coton de couleur, ou en ficelle, mais toujours avec un transparent en soie, de couleur tranchante; je ne te parle point ici d'un écran à pieds, mais d'un de ces écrans montés sur

palissandre ou sur vieux chêne, que l'on roule et qui se placent sur l'un des côtés de la cheminée. Ce dessin pourrait aussi convenir à des manteaux de lit, des dessus d'édredons, etc.

2, DESSIN POUR AUBE, convenant aussi pour couvrepieds.

3, DESSIN POUR PALE, que l'on peut faire en soie cordonnet, mais, sur un transparent de moire blanche.

4, BORDURE POUR DIVERS USAGES.

5, NAPPE D'AUTEL.

6, ABAT-JOUR; fais ce dernier en coton ou blanc ou de couleur, et place-le sur un transparent percaline ou de soie, dans le haut et dans le bas duquel tu passeras un fil de laiton un peu fort, afin de lui donner sa forme. Ce genre tout nouveau est fort joli.

7, MOITIÉ D'UN DESSUS D'OMBRELLÉ qui s'exécute en coton blanc ou en soie; dans tous les cas, le fond de l'ombrelle doit toujours être en moire antique ou ordinaire. Si ton ombrelle de l'année passée n'est plus dans toute sa fraîcheur, rien ne te sera plus facile que de lui donner un petit air nouveau en la recouvrant avec ce travail.

8 et 9, BORDURES.

10 à 14, ANGLES, pouvant être utilisés pour divers ouvrages.

Avant de terminer ces longues explications, je veux te payer ma dette du mois dernier, en te donnant, sur la *gibecière*, ou *sac à argent* que je t'ai envoyée, les quelques détails qui n'y avaient pu trouver place.

Les fournitures de cet ouvrage sont : 25 cent. canevas Pénolope, n° 28; 75 cent. de laine allemande; 1 fr. 25 de fantaisie algérienne; 4 mètres de ganse assortie aux nuances déjà choisies; un bouton également assorti, et 25 centimètres de taffetas pour la doublure.

Tu commenceras par couper trois morceaux de canevas, l'inspirant, quant à la forme, de notre modèle du mois dernier, au numéro 53, mais tenant le tout un peu plus grand; l'un des morceaux de canevas devra être coupé de façon à avoir une patte qui rabatte sur le dessus de la gibecière; ces deux parties, devant et derrière, se trouveront réunies par une bande que l'on nomme soufflet, et qui sera brodée ainsi que le reste; les proportions de cette bande suivront celles des deux parties qu'elles unissent. Les dimensions les plus usitées sont trois centimètres à l'endroit le plus large, et un centimètre aux deux extrémités. La rayure turque que t'indique le croquis est d'un fort joli effet, mais si elle ne te plaisait pas, essaye d'un petit dessin à carreaux, avec un *ruban or lamé*; cette nouveauté remplace avantageusement les tresses d'or, les rubans étant infiniment meilleur marché, quoique tout aussi solides et du même effet. Tu peux monter toi-même cette gibecière. On la double de taffetas, de satin, même de percaline, suivant le degré d'élégance que l'on veut lui donner. Chaque partie se double et se coute séparément, ensuite on les réunit entre elles, dissimulant les coutures par une ganse de soie; au milieu de la patte on forme une petite boucle ou bride pour le bouton placé en face. Les anses se posent en terminant l'ouvrage.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

N° 1. Robes de taffetas à trois volants avec disposi-

tion en velours; le bord des manches et le corsage sont ornés de la même manière. Mantelet-châle *Gitan* dessinant la taille; le bord de chaque garniture est terminé par une frange à grelots; la même frange est posée sur la tête de la première garniture. Chapeau de crêpe orné de coques de rubans de taffetas; une dentelle est renversée sur la passe, dont le fond est moucheté de paille; le bavolet est orné de trois rangs de petits velours noirs; en dessous, des fleurs en paille et des bouillonnés de tulle illusion; une tresse de velours noir traverse le sommet de la tête.

2, Robe en gaze d'Orient à trois jupes; chaque jupe est terminée par trois rangs de bouillonnés de même étoffe que la robe; le corsage est froncé, sans basques, avec ceinture de ruban à longs bords. Mantelet *Printanière* à double rang, recouvert d'une légère broderie au passé mélangée de quelques petites pointes de jais; une frange en chenille, avec têtes de jais, termine ce petit vêtement, que, pour jeune femme, l'on pourrait rendre tout à fait élégant en remplaçant la frange par de hautes guipures de Chantilly ou de Cambrai. Ces dernières sont si merveilleuses aujourd'hui, que l'on n'emploie plus la vraie dentelle que pour l'acquit de sa conscience. Le chapeau qui accompagne cette toilette est composé de biais de taffetas et crêpe, alternés; une plume roulée recouvre les deux tiers de cette calotte et vient rejoindre un bouillonné de crêpe placé au-dessus de la passe; de distance en distance, ce bouillonné est arrêté par des biais de taffetas; en dessous de la passe, du tulle ruché avec petites touffes de laurier thym et de longues herbes.

3, Robe de Taffetas uni à deux jupes, également unies; corsage à basques bordées d'une natte de soie. La même natte est disposée en brandebourgs sur le devant du corsage et sur les manches. Mantelet écharpe *Belle-Gabrielle* en organdi, orné d'un entre-deux de guipures, dans lequel est passé un ruban de satin, terminé par une guipure de 8 à 10 centimètres. Quant au chapeau, ce n'est point un modèle que je t'envoie, mais seulement un spécimen de la mode qu'on voudrait faire accepter, ce qui, je crois, ne sera pas chose facile, à moins que cela ne soit consacré aux réunions du soir; toujours est-il que ce chapeau, dont le succès à venir est entre les mains de nos supérieures élégantes, se fait en crêpe, en moire, ou en étoffe de soie de fantaisie; sur le dessus, des plumes; en dessous, des roses.

4, Robe de Taffetas avec volants à disposition; corsage et manches assortis aux volants; châle *Stuart* en cachemire brodé avec grand effilé; chapeau composé d'une passe en paille de riz ornée d'une plume plate et d'une calotte de taffetas, sur laquelle retombe une blonde; le bavolet est en taffetas, terminé par une lame de paille de riz; dans le milieu, un nœud de taffetas et paille de riz a l'air de retenir les fronces de la calotte; sous la passe, une guirlande de primevères relie les blondes ruchées de chaque côté des jupes.

5, Robe en Popeline d'Écosse; de chaque côté de la jupe est une quille en passementerie entremêlée de petits grelots, et se continuant en mourant sur chaque côté des basques. Chapeau mélangé de paille, de taffetas et de dentelle; une touffe de plumes orne l'un des côtés de la passe, sous laquelle se trouvent des marguerites des champs et du tulle ruché. Châle *Reine de Navarre* en moire antique, produisant, par

sa garniture, l'effet d'un châle à deux rangs. Il est brodé au passé et terminé par des effilés.

6. — Robe en taffetas printemps, à petits carreaux damiers, mantelet *Parisienne* à triple rang, orné de petits entre-deux guipure et de dentelles du même genre; chapeau de paille anglaise, simplement orné de rubans.

7, Robe tissu laine et soie, avec raies satinées de couleur tranchant sur le fond et disposées en quilles de chaque côté de la jupe; ces même raies se continuent sur la poitrine et de chaque côté du dos. Mantelet *Trovatore* de taffetas à volants plissés; des ruches de rubans ornent chaque volant ainsi que le corps du mantelet; chapeau en paille d'Italie, couvert de dentelle noire disposée en fançon.

Maintenant, que te dirai-je sur les nouveautés de la saison? Pas grand'chose; en réalité, il n'y a pas jusqu'à présent de grands changements, et cependant, à ton intention, je suis allée prendre mes informations à de bonnes sources: chez mesdames Bricard et Collman pour les chapeaux; à la maison Fauvel pour les robes. Voici mes remarques.

L'heure de l'adoption des chapeaux appelés Louis XIII n'a peut-être point encore sonné, au grand désespoir de quelques jeunes femmes, qui se réjouissaient à la seule idée de quitter enfin ces petits chapeaux que certains journaux baptisent de noms plus ou moins gracieux; seulement, et ceci te fera plaisir, je dois te prévenir que ces pauvres chapeaux tant invectivés se font un peu plus avancés sur le front, sans cependant marquer une pointe trop prononcée. La calotte est tantôt ronde et plate, tantôt fuyante et plissée à la bonne femme, avec nœud dans le milieu; presque tous ont une dentelle de 10 ou 12 centimètres, cousue au bord de la passe; aux dents de cette dentelle, blanche ou noire, pendent des pointes de jais; elle est quelquefois remplacée par un effilé de chenille ou de velours; elle se rabat en dedans sur le milieu de la tête, venant ainsi abriter le front, et elle donne aux chapeaux un aspect moins évaporé. Les dessous sont toujours composés de tulle ruché et de fleurs, de rubans ou de velours; seulement les fleurs, les rubans ou les nattes de velours se placent de préférence sur le front, d'une tempe à l'autre; les brides se font toujours en larges rubans, mais les bavolets semblent avoir un peu diminué. A mon grand regret, je te dirai que l'on voit très-peu de chapeaux complètement en paille; j'en excepte la paille de riz; et encore celle-ci est-elle, la plupart du temps, perdue dans les dentelles, les rubans et les fleurs; quelques jeunes filles remplacent la paille de riz par la sparterie; j'ai vu ainsi un chapeau orné de marguerites disposées en cache-peigne, avec longues herbes retombant sur le bavolet; en dessous, une guirlande des mêmes fleurs; ce chapeau, peu coûteux, était charmant. Toujours au commencement de chaque printemps, la couleur lilas est la préférée, elle est jolie, mais a le grand inconvénient d'être peu solide. — On voit aussi beaucoup de capotes complètement en crêpe, gris poussiériste, bleu bluet, vert de mer, simplement ornées d'une voilette ronde de même étoffe, bordée d'une ruche aussi en crêpe; ce petit genre fort distingué n'est pas cependant très-habillé, à moins de choisir des couleurs plus claires.

La coupe des robes ne paraît pas non plus vouloir

subir des modifications frappantes; les basques, malgré la guerre que quelques couturières leur ont déclarée, maintiennent leur suprématie; aussi les corsages avec ceintures restent-ils toujours dans les exceptions, et encore la plupart de ceux qui font leur apparition sont-ils, le plus souvent, terminés par un long effilé, ce qui rappelle singulièrement ce que l'on voudrait faire oublier. — Les robes à deux jupes ou les robes unies avec quilles sur les côtés se partagent la faveur avec les volants; dans plusieurs grandes maisons même, les volants sont un peu délaissés, à moins qu'il ne s'agisse d'étoffes d'été très-légères; il en est de même des volants de manches, dont on avait tant abusé; pour la soie, la forme simple pagode très-large, fendue jusqu'à la saignée, à peu près, et recouverte de garnitures semblables à celles de la jupe et du corsage, l'emportera sur toutes les autres.

Comme robe de demi-toilette et de négligé, l'étoffe à la mode est celle que l'on appelle *grisaille*, nom qu'elle doit à ses nuances, composées toujours de blanc, de noir et de gris; ces robes se font encore en taffetas à carreaux, raies ou chinures; en foulard, en fantaisie laine et soie, et laine et coton; ces deux dernières sont très-bon marché, 3 et 4 francs le mètre, grande largeur; six mètres suffisent avec pèlerine pareille. — Pour robes habillées, il y a toujours les mousselines de soie qui, peu à peu, enterrent le cher barège; puis les organdis et les mousselines, avec volants à dispositions. — Les mousselines blanches brodées ou unies, avec simple ourlet et dentelle au bord, se porteront aussi beaucoup, à ce que l'on dit, mais ce n'est point encore le moment de te fixer à cet égard.

De très-jolies petites robes simples et toutes nouvelles sont des robes de jaconas fond blanc, avec petit semis, bleu, rose, lilas ou rouille, ayant de chaque côté de larges quilles formées par une guirlande de fleurs, ou par de simples bandes de la couleur des semis, disposées, soit en long, soit en travers; le corsage rappelle la jupe; je crois ces robes, par leur excessive simplicité et leur fraîcheur, appelées à un grand succès, d'autant plus qu'elles ne coûtent que dix-huit francs!

Les mantelets-châles, montants ou décolletés, à double ou simple rang, avec ou sans volants pareils, voilà la seule chose qui se portera cette saison; les jeunes femmes les auront brodés et les garniront de dentelles; les jeunes filles les feront avec volants ou seulement avec un biais de velours, surmonté de trois petites ruches de rubans de gaze; ces ruches se trouvent toutes prêtes, se posent par conséquent très-facilement, et ne coûtent que 3 fr. 50 la pièce. Un petit mantelet de jeune fille qui m'a paru assez joli formait châle décolleté et se trouvait complètement recouvert par une infinité de volants de huit à dix centimètres de hauteur; ces volants, déchiquetés en festons arrondis, avaient dans chaque creux des dents un petit gland grelot; c'était charmant, et certes bien aisé à faire soi-même.

Les femmes très-élégantes remplaceront le mantelet de dentelle noire par des pointes que l'on garnit

aussi de un ou deux volants de dentelle; ces pointes châles ne se font point toutes en vraie dentelle, grâce à la fabrique de Cambrai, dont bien des femmes, quoique très-recherchées dans leur toilette, adoptent les produits.

Les manches de lingerie se font presque toutes à bouillonnés de mousseline, d'organdi ou de tulle; le mois prochain t'en donnera un très-joli modèle. — Les cols sont de nouveau très-petits; ceux qui sont en jaconas double, brodés au plumetis, sont bien portés, même avec des toilettes assez élégantes.

Comme ombrelles, toujours les ombrelles duchesse, en moire antique, recouvertes de dentelles moire; les jeunes filles suivent cette mode en substituant à la dentelle un dessus fait au crochet avec du cordonnet de soie; notre planche de ce jour t'en fournit un modèle. On voit aussi, dans un genre plus simple, les moires mouchetées avec un riche effilé ou une guipure noire; les ombrelles avec larges nœuds dans le haut ne sont pas, à mon avis, de très-bon goût.

Pour demi-toilettes toujours les gants de Suède à doubles boutons.

Maintenant je vais te dire comment tu peux recoudre tes dentelles en point d'Angleterre; la chose est si simple que tu feras cela toi-même, aussi bien que n'importe quelle ouvrière. Avant toute chose, il faut du fil très-fin, que l'on appelle fil à dentelle, 150 ou 200; tu couperas tes aiguilles très-courtes, les mouillant un peu, et n'exposant pas le reste du fil à l'air, ce qui le ferait casser plus facilement; après avoir piqué ton aiguille au bord extérieur de la fleur, tu retiens sous ton pouce gauche l'autre extrémité de l'aiguille, et, pour la fixer, tu reviens faire dessus deux ou trois points, repassant l'aiguille sous la bride que forme le fil; tu continues ensuite comme si tu voulais faire un cordonnet très-fin, suivant, sans serrer le point, les sinuosités des fleurs et des feuilles, et faisant bien attention de piquer l'aiguille très-près du bord ou dans les petits réseaux qui s'y trouvent. Lorsqu'il s'agit d'une réapplication, on procède de la même manière; seulement pour l'arrangement du dessin, surtout si l'on veut faire un changement, il faut que le goût seconde la patience et l'adresse.

Adieu, Florence; tu es contente, me dis-tu, de notre imitation de peinture à l'huile: je le crois bien; tu n'es pas la seule; il n'est personne qui ne nous en ait fait compliment. Tu es de celles qui ont reçu une épreuve dont le vernis était gâté, eh bien, voici ce que tu as à faire: **Trempe un linge fin dans de l'esprit de vin, essuie légèrement la peinture, laisse sécher le papier, et ensuite remets avec un pinceau une autre couche de vernis à l'esprit de vin.**

A propos d'esprit de vin et de notre rébus d'avril, que j'allais oublier, je suis obsédée par un détestable calembour, qu'il faut bien que tu subisses aussi: le tien (ton esprit) l'a-t-il été assez (devin) pour voir dans ce rébus: *A œil malade la lumière nuit*?

Mettre ton amitié à une aussi méchante épreuve, n'est-ce pas assez te montrer toute mon affection? aussi il me semble que je suis dispensée de chercher une formule pour t'en assurer; donc, toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

8 Mai 1429. — Levée du siège d'Orléans.

La France presque entière était occupée par les Anglais, qui possédaient la Normandie, la Guyenne, régnaient à Paris, et comptaient parmi leurs alliés le puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Orléans était la place d'armes principale du parti français. Cette ville formait la barrière derrière laquelle s'abritait Charles VII, barrière qu'il fallait forcer pour marcher aux pays de Berry et d'Auvergne, restés fidèles à sa cause. Le siège de cette ville fut résolu; les Anglais, au nombre de douze mille, l'attaquèrent au nord et au midi. Dunois, la Hire, Xaintrailles, se jetèrent dans la ville attaquée, que les habitants défendirent avec héroïsme. Mais la ville et la cause du roi semblaient perdues sans ressources, lorsqu'une pauvre bergère, suscitée par Dieu, vint relever le royaume des lis. Jeanne d'Arc entra dans Orléans le

29 avril, aux acclamations des habitants, qui avaient mis en elle leur dernier espoir, et qui croyaient voir sous ses traits l'ange de la délivrance. Sa présence ranima les courages; les soldats, impatients de combattre, attaquèrent avec fureur les bastilles anglaises; en deux jours elles furent enlevées. Quatre jours après, le 8 mai 1429, les Anglais levaient le siège d'Orléans, et, conduits par Talbot et Suffolk, ils dirigeaient leur retraite sur Jargeau et Beaugency.

Une fête populaire rappelle tous les ans aux Orléanais la mémoire de leur délivrance, et le nom de la pauvre fille, de l'héroïne inspirée, de la sainte martyre, qui, deux ans après, expirait dans les flammes, abandonnée de tous, des chevaliers qui avaient combattu avec elle, et du roi à qui elle avait rendu son royaume.

Mosaïque.

ORIGINE DU MOT *Petit-Maitre*.

Le grand Condé était suivi ordinairement d'un cortège de seigneurs qui imitaient son air fier et ses manières impérieuses; on les nomma les *petits-maitres*, parce qu'ils copiaient le maître qui les traînait après lui.

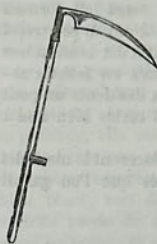
En parlant peu, tu apprendras davantage.

Maxime russe.

Il n'est pas de destinée si humble où l'on ne puisse se créer des devoirs qui, par la persévérance, deviennent d'admirables vertus.

DE VILLENEUVE.

REBUS



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amélot, 64.



Pauquet del.

Colporteur et Propriétaire de la Librairie de la rue de la Harpe, 10, Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

24^e année

N^o 1.

Bruxelles Deusterbecq Passage S^t Hubert Galerie de la Haye. **Ayuntamiento de Madrid** Deusterbecq Nieuwmarkt Over S^t Nicolas Straat.

